

0362

226-1



L'ART
DE
NE POINT
S'ENNUYER.

Par M. DESLANDES.



A AMSTERDAM,
Chez JOSUE STEENHOUWER,
&
HERMAN UYTWERF,
Sur le Rockin vis à vis la porte de la Bourse.

MDCCXV.



PREFACE.

Est brevitæ opus, ut currat sen-
tentia nec se
Impediat verbis lassas onerantibus
aures.

Horatius.

LE titre de cet Ou-
vrage plaira cer-
tainement au Public.
L'Ouvrage même aura-
t-il un sort si heureux?
Je n'ose le croire: &
mon amour propre fait
volontiers ce sacrifice
au discernement du
Lecteur judicieux. C'est
un crime que de s'an-
noncer. Le titre qui
* 2 sem-

IV PREFACE.

semble un peu trop promettre , fait ordinairement tort à l'Ouvrage. L'esprit prévenu va toujours plus loin qu'on ne souhaite , & la peine qu'il se donne d'attendre même de belles choses , lui doit être payée chèrement.

Que de motifs d'une juste apprehension ! Jamais matiere ne fut plus interessante que celle que j'ai entrepris d'éclaircir. Tous les hommes

PREFACE. ▼

mes sont sujets à s'ennuyer. Les plus habiles cachent leur jeu : mais ils ne peuvent se tromper eux-mêmes. On ne se dérobe point ce qu'on sent. Plein d'une éloquence flatteuse , l'amour propre veut nous persuader que nous ne nous trouvons jamais seuls : & nous voulons ensuite le persuader aux autres. Mais cette illusion s'évanouit aisément. Le masque tombe , & les idées

VI *PREFACE.*

naturelles prennent le dessus. Ciceron ne présuinoit - il pas un peu trop de son mérite, quand il a assuré qu'il étoit toujours en compagnie ? Cette louange lui paroissoit délicate & digne d'un grand homme.

L'Empire du Monde a été partagé entre l'ignorance & l'orgueil. L'ignorance énerve les esprits & les rend timides. Peuvent-ils s'arracher à ce que

PREFACE. VII

que le commerce de la vie a de trop fade & de trop uniforme ? l'orgueil ne veut ni s'abaisser ni rien devoir : comment s'accommodera-t-il de ces délicatesses dont le détail flateur lie les plaisirs & les fait succéder les uns aux autres ? Voilà les sources de l'ennui, sources fécondes & qui jamais ne peuvent tarir. Je fais volontiers cet aveu : quoiqu'en le faisant je ne puisse

* 4 sau-

VIII *PREFACE.*

fauver l'honneur du
Genre humain.

L'Art de ne point
s'ennuyer est donc un
Ouvrage utile au Pu-
blic, & plus utile sans
doute que tout ce qu'on
a admiré jusqu'ici. On
se passe aisément d'é-
loquence & d'histoi-
re. Peut-être l'hom-
me vivroit-il plus heu-
reux, s'il étoit moins
savant & moins culti-
vé; mais on s'ennuye
par tout : à la Cour
comme à la Campa-
gne,

PREFACE. IX

gne, dans les grands
postes comme dans
l'obscurité. Et n'est-
il pas avantageux de se
délivrer d'un ennemi
d'autant plus cruel qu'il
se fait moins connoi-
tre? L'adresse est sur-
tout nécessaire dans
cette nouvelle sorte de
guerre cachée: & cet-
te adresse n'est pas
moins l'ouvrage d'une
étude naïve que d'u-
ne imagination fleurie.
J'en appelle au juge-
ment des plus grands
* 5 hom-

x *PREFACE.*

hommes: je veux dire, au jugement de ceux qui ne brillent que dans le monde delicat & poli.

Je ne pretens point avoir épuisé toute cette matiere. Peu favorable à mes productions, je crains même de ne l'avoir qu'effleurée. Une telle modestie (& j'ose assurer qu'elle est sincere) merite l'indulgence du public. Je m'en flatte. Cependant je ne pri-

PREFACE. xi

priverai point la vanité du tribut qu'elle exige de chaque Auteur. On doit me savoir gré d'avoir travaillé sur une matiere neuve & qu'on avoit, pour ainsi dire, oubliée. Cette louange est moins éclatante, mais peut-être aussi agreable que celle de la réussite.

Un homme * de beaucoup d'esprit & qui joint à l'exactitude

* 6 geo-

* M. de Lagni, de l'Academie Royale des Sciences.

XII *PREFACE.*

geometrique toute l'élégance des belles Lettres, m'a parlé d'un Allemand qui avoit écrit sur une matiere presque semblable, quoiqu'avec un titre different. Mais selon la methode des Ecrivains du Nord, son Livre n'est rempli que de passages & de citations inutiles. Je ne me suis point mis en peine de le lire, aimant mieux parler de moi-même, que me pa-

PREFACE. XIII

parer des dépouilles d'autrui. C'est être esclave que de vouloir s'assujétir à des idées étrangères.

Je ne sai s'il m'est permis d'allonger encore ma Preface par une petite remarque. Peut-être on me reprochera de n'avoir point parlé de certains caracteres mélancoliques, que rien n'excite au plaisir, & qui s'ennuyent en quelques lieux qu'ils soient. J'ai

XIV *PREFACE.*

prévû cette objection, & je dirai qu'un Medecin habile leur est plus necessaire qu'un Philosophe qui réfléchit. M. de Tschirnhaus, Gentil-homme Saxon, est le premier qui dans un même * Ouvrage a donné des preceptes pour guerir & l'esprit & le corps. Le succès a trompé son attente. Oserai-je le dire: un tel exemple

* Voiez son *Traité De Medicina mentis & corporis. &c.*

PREFACE. XV

ple m'intimide, & rien n'est plus autorisé que de devenir sage aux dépens d'autrui.

A Paris ce 21. Juillet 1714.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit qui a pour titre *l'Art de ne point s'ennuyer*, & je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. A Paris ce 20. Septembre mil sept cens quatorze.

DE SACY.

A



A M A D A M E
D E M * * *

QUE vous êtes à plaindre, MADAME, & que je suis touché de votre sort! Née avec tous les agrémens que l'esprit & la beauté donnent à une jeune personne, vous deviez vous promettre l'établissement le plus flatteur. La Fortune n'a point

point suivi les vûës de la Nature. Je ne sai si c'est par aveuglement ou par jalousie. Vos charmes sont devenus la proye d'un Mari farouche & bizarre. Livrée à ses caprices, vous vous trouvez exilée au fond d'une Province grossiere, où l'esprit passe pour un vrai monstre. Que votre délicatesse doit être choquée des manieres impolies de ces Gentils-hommes, qui assiegent tout

XVIII EPITRE.

tout le jour votre maison! avec moins d'esprit, vous seriez plus heureuse. Mais par une destinée assez triste, votre discernement fait votre suplice. Tout est maniere dans les Provinces; on n'y connoit qu'une politesse fade & montée sur de grands mots. Pourriez-vous, MADAME, vous apivoiser avec elle? la finesse de votre goût & la naïveté de vos sentimens m'assurent du
con-

EPITRE. XIX

contraire. Que les jours doivent vous paroître longs, dans un Pais où personne ne se pique de penser! Je crains même que vos reflexions, malgré la sagesse qui les caractérise, ne vous fatiguent à la fin. Gardez-vous cependant de vous trop livrer aux bizarreries d'une humeur chagrine. Il y a un Art de ne point s'ennuyer: & cet Art est proprement ce que la Nature offre de plus
in-

XX EPITRE.

ingenieux & de plus
 fin. Je tâcherai d'en
 donner une idée exacte
 dans cet Ouvrage. Peut-
 être méritera-t-il l'ap-
 probation des personnes
 qui aiment les vûës neu-
 ves & hardies. Au
 reste, MADAME,
 vous devez m'avoir
 quelque obligation des
 peines que je me donne,
 pour vous desennuyer.
 Le cœur y a plus de
 part que l'esprit. Lais-
 sez donc à votre délica-
 tesse le soin de régler vo-
 tre

EPITRE. XIX

tre reconnoissance; & je
 me persuade qu'elle sera
 accompagnée d'un re-
 tour sincere.

TA-



T A B L E
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

CHAPITRE I. *Quel est le tour d'esprit le plus heureux pour ne point s'ennuyer dans le monde. Pag. 1*

CHAP. II. *Si les gens d'esprit sont plus sujets à s'ennuyer que les sots? 14*

CHAP. III. *Des precautions qu'on doit prendre pour ne point s'ennuyer avec soi-même. 24*

CHAP. IV. *Des lieux où l'on peut s'ennuyer. 35*

CHAP. V. *De l'exil d'Ovide. 43*

CHAP.

TABLE des CHAPITRES.

CHAP. VI. *Reflexions sur ce qui peut rendre la solitude agreable. 48*

CHAP. VII. *De la préférence que les grandes Villes méritent sur celles qui sont moins fréquentées. 58*

CHAP. VIII. *Si les gens d'Etude sont sujets à s'ennuyer? 69*

CHAP. IX. *La crainte de s'ennuyer a fait naître les plaisirs. 74*

CHAP. X. *Reflexions sur l'usage qu'on doit faire des plaisirs de la table, pour éviter l'ennui. 83*

CHAP. XI. *Du genie propre à animer la conversation. 91*

CHAP. XII. *Des caracteres ennuyeux. 98*

CHAP. XIII. *Continuation du même sujet. 105*

CHAP.

TABLE des CHAPITRES.

CHAP. XIV. *Des vûes qu'on peut avoir en s'appliquant à la lecture.* 108

CHAP. XV. *De la delicateſſe qu'on doit mettre dans le commerce des femmes pour éviter l'ennui.* 118

CHAP. XVI. *Les femmes ſont moins ſujettes à ſ'ennuyer que les hommes.* 127

CHAP. XVII. *Conclusion de l'Ouvrage. Plus on ſent, moins on ſ'ennuye.* 132

Fin de la Table des Chapitres.

L'ART



L'ART

DE

NE POINT S'ENNUYER.

CHAPITRE I.

Quel eſt le tour d'eſprit le plus heureux pour ne point ſ'ennuyer dans le monde.

L'UNIVERS offre un ſpectacle trop froid & trop languiffant; il ne ſ'y paſſe rien de neuf, rien qui puiſſe inspirer une attention vive: ce ſont toujourns les mêmes

mes points de vûës & les mêmes décorations qui fatiguent les yeux les plus nonchalans : aucune différence essentielle dans les rôles : aucune variété considérable dans les caractères : de nouveaux acteurs succèdent à ceux qui se retirent du theatre : mais ils conservent & leurs gestes & leurs habits. L'esprit le moins attentif ne peut les méconnoître. Ce mouvement rapide qui emporte tout , & qui cause une suite perpetuelle de revolutions dans les affaires humaines , ne change cependant point la face de la terre : c'est ce qui a fait dire au Duc de la Rochefoucault : *On ne devoit s'étonner que de pouvoir encore s'étonner.*

Tous les Siècles se ressemblent

blent , & le monde n'est point différent aujourd'hui de ce qu'il étoit dans sa plus grande jeunesse. On voit renaître parmi nous les mêmes sottises & les mêmes ridicules , qui ont caractérisé nos peres ; beaucoup d'inconstance & de vanité ; un goût vif pour ce qui est faux ou merveilleux ; une crainte étudiée de se connoître , & peu d'attachement aux choses les plus utiles : voilà ce qui compose l'histoire de chaque siècle. L'esprit & le cœur de l'homme ne changent jamais. Oserai-je le dire : ils empruntent de l'intérêt ou de l'amour propre les différentes situations où ils peuvent se trouver. Heureusement avare , la Nature semble les avoir chargés du détail de notre conduite.

duite. C'est de leurs soins & de leur habileté que dépend tout le jeu des passions; il y a un art caché, mais simple dans toutes leurs faillies: & la véritable science est celle qui s'éforce d'en découvrir les principaux rapports.

Une fine meditation apprend à l'homme ce qu'il doit à l'interêt ou à l'amour propre. Plein des idées qu'elle lui inspire, il se ménage un point de vûe auquel il puisse rapporter tous les objets qui l'entourent. Ses démarches & ses pensées ne s'en écartent jamais. En effet un voisinage trop prochain ou un-trop grand éloignement exposent les yeux à des erreurs grossieres: on n'évite ces deux extremités que par une forte d'étude qui suppose beaucoup d'ex-

d'exactitude dans l'esprit: & cette étude est le premier caractère qui marque les grands hommes.

On ne s'ennuye dans le monde, que parce qu'on s'abandonne trop aux emportemens d'une imagination déreglée. Trop voisins de nôtre fort & trop éloignés de celui des autres, nous ne pouvons en juger sainement. De-là naissent mille idées fausses & ridicules, que l'orgueil ne nous offre cependant que sous des dehors flatteurs. Guidé par les faillies d'une impatience vive, l'esprit n'ose alors demeurer dans une affiete tranquille. C'est ce qui arriva à un Empereur fameux. Lassé du trône, il voulut goûter ce qu'une condition obscure paroît avoir de char-

mes : mais il ne pût en soutenir l'indolence : & le jour qu'il ceda la Couronne à son fils , fut le jour même qu'il se repentit de luy avoir fait un tel * present.

Est-ce à l'inconstance de l'esprit ou à la malignité du cœur, qu'on doit imputer le peu de cas que chacun fait de sa condition? Etrange caprice ! les biens qui ne peuvent nous échaper, deviennent insensiblement l'objet de nôtre mépris. Plus l'esperance a été vive & flateuse, moins la possession semble avoir de charmes. Suivie de cette langueur qui naît de la tranquillité, elle émouffe nos goûts & elle affoiblit nos sentimens.

Ce sont là les fruits de cette

* Strada de Bello Belgico.

te source inépuisable de desirs qui embarrassent le cœur humain. Comme il ne peut les contenir tous à la fois, il s'y abandonne successivement, donnant tantôt la préférence à l'un de ces desirs & tantôt à l'autre. Ce qui fait que la vie n'est, à proprement parler, qu'une suite perpétuelle d'inconstance & de legeretez. Les mêmes choses ne se presentent point deux fois à nôtre esprit de la même maniere. Elles changent de figure & de raports, à mesure que nous changeons de point de vûë. Les premieres idées s'effacent : & la nouveauté qui a une hardiesse singuliere pour frapper l'esprit, en admet d'autres à leur place sans aucun examen. L'homme qui a une fois perdu le fil

du vrai , est presque incapable de le retrouver : il ressemble à ces malheureux qui s'égaroient dans le labyrinthe de Crète , & qui ne pouvoient jamais retourner sur leurs pas.

Je suis persuadé qu'il faut je ne sai quoi de fin & de gracieux dans la maniere de penser , pour n'être point trop ébloui de ce qui se passe dans le monde & pour en paroître assez touché. Une admiration servile & respectueuse surprend l'esprit , le gêne & l'attache à des objets qui ne peuvent le satisfaire. Accompagnée de la prévention , elle ne fait point l'art de mettre un juste prix aux choses les plus communes. Voilà la source de tant de faux jugemens , auxquels on s'abandonne. Nous avons besoin que

que les passions répandent sur nos sentimens un feu vif qui les excite & les anime. Mais la prudence doit nous arrêter , quand nous cherchons à en être éblouis. Il faut pour cela qu'elle se serve d'une certaine grace qui rende son empire aimable : car l'homme paroît destiné à se renouveler chaque jour : & il tomberoit dans une indolence fade , si les passions ne le soutenoient. Maniées délicatement , elles agitent le cœur , sans le troubler : & elles inquietent l'esprit , sans l'affoiblir.

L'insensibilité réduite en système , est peut-être la plus grande extravagance de l'ancienne Philosophie : Elle a voulu persuader à l'homme de regarder les biens & les maux

0379

d'un œil également satisfait. Cette fermeté cependant n'étoit qu'un beau masque, dont se servoit l'orgueil pour se déguiser. Souvent on méprise ce que les autres estiment, par je ne sai quelle fausse grandeur d'ame qui cache des raisons plus puissantes. Que nôtre condition est déplorable! Destinés à jouir de la vie, nous voulons en paroître peu touchés: & nous abandonnons des plaisirs, pour courir après une idée chimerique. En effet quel bien est plus imaginaire que cette tranquillité d'ame qui se refuse aux passions les plus agréables? Aristippe, Chef d'une des premières Sectes de la Grece, disoit avec beaucoup d'art qu'il falloit regler sa vie sur ses sentimens, & non point sur ses pensées,

de ne point s'ennuyer. II
sées. Nos pensées nous frappent: nos sentimens nous interessent, & quelle ardeur ne doit-on pas avoir pour les choses interessantes?

Je m'imagine avec plaisir qu'on n'a inventé les charges & les honneurs, que pour être des ressources prochaines contre l'ennui. Abandonné à ses propres reflexions, l'homme ressentoit toute l'étendue de sa foiblesse. Je dirai quelque chose de plus: il ne pouvoit s'accorder avec lui-même: on appella à son secours les dignitez, les préseances, les titres de noblesse: enfin toutes ces distinctions imaginaires qui en imposent quelquefois aux ames les plus fortes. Dois-je avvertir que la Raison en a murmuré, mais sans aucun fruit?

Après tout bien des gens se trouveroient dans de cruelles peines, s'ils perdoient de vûë l'attirail pompeux qui les environne. Foibles amusemens, mais que la vanité nous a rendus nécessaires! Par conséquent on ne doit s'en servir qu'avec beaucoup de précaution, & seulement pour avoir quelque part à la comédie qui se jouë dans le monde: il n'appartient qu'aux grands esprits d'en être simples spectateurs, parce qu'il n'appartient qu'à eux seuls d'en pouvoir juger avec un discernement solide.

Vivement touché du plaisir de se connoître, chacun doit proportionner à l'étendue de son genie le cas qu'il doit faire des charges & des honneurs: regle certaine, & qui

qui comprend presque toute la science du monde! moins on a de force d'esprit, plus on doit s'éloigner de soi-même, en se livrant aux affaires publiques: c'est un moyen infailible pour entrer agréablement dans le commerce de la vie: & je crois que la Nature veut dédommager par là les genies médiocres. Le rôle que jouë l'esprit paroît composé de tout ce qui manque à celui que jouë la fortune. Cependant l'un a besoin du secours de l'autre: & de pareils besoins forment ordinairement les plus doux liens de la société.

CHAPITRE II.

Si les gens d'esprit sont plus sujet à s'ennuyer que les fots ?

LE caractere essentiel de la vraie urbanité consiste dans une exactitude de goût, qui va même jusqu'au scrupule, les choses rudes & grossieres la blessent : l'air de rusticité l'effraye. Que nôtre condition est malheureuse ! nous ne devenons délicats, que pour devenir plus difficiles & sur le choix des plaisirs & sur la maniere de les goûter. Mademoiselle de Scudery disoit, avec je ne fai quelle grace, que *la nature l'avoit trop favorisée*. Elle sentoit qu'un discernement vif lui déroboit
mille

de ne point s'ennuyer. 15
mille plaisirs, qui flatent la plus grande partie des hommes. Cette remarque me paroît judicieuse, quoiqu'elle soit dûë à l'amour propre. Il y a des effusions de cœur, où la nature simple & naïve emprunte le dehors de la vanité : que dis-je ? où la vanité devient un des principaux caracteres de la nature.

Il est certain que cette finesse d'esprit dont je viens de parler, empêche que l'homme ne s'ennuye avec lui-même ; mais elle n'a pas la même force, pour lui rendre aimable le commerce des personnes avec lesquelles il est obligé de vivre ; les moindres bagatelles occupent les petits esprits. Incapables de se prêter à des vûes heureuses, ils ne peuvent s'élever à rien
d'im-

d'important, ni s'égayer par des folies spirituelles; la première vûë d'un objet les frappe & les amuse, rien ne leur paroît fade; rien ne peut les glacer, ils trouvent de l'enjouement dans les traits les moins nobles & les moins ingénieux, également satisfaits de la lecture de Plaute & de Terence, ils ne savent point faire la difference de ce sel qui pique le goût des honnêtes gens & de ces plaisanteries grossières, qui sont le charme de la plus vile populace; ces sortes d'esprits ne s'ennuyent jamais, ils n'ont pas même assez de penetration pour comprendre comment on peut s'ennuyer, les caracteres les plus insipides leur plaisent, une chere délicate & un repas où les viandes sont

en-

entassées sans ordre & sans élégance, les frappent également.

Pour ceux qui pensent & qui pensent avec justesse; ils ne peuvent se dépouiller de je ne sai quel extérieur qui fait croire souvent qu'ils s'ennuyent; ce n'est pas qu'ils dédaignent un badinage gracieux, & que leur caractère les porte toujours à paroître avec un visage composé; ils aiment au contraire ces parties de plaisir, où la Raison semble oublier sa severité naturelle, & où elle permet à la joye de lui dérider le front; mais il faut que ces parties soient liées par les Graces, & l'on n'y doit recevoir que ceux qu'elles veulent bien avoüer: c'est ce qu'Horace nous recommande d'une manière

niere

niere elegante, en parlant des parties de plaisir, où Scipion & Lælius, deux des plus grands hommes de l'ancienne Italie, s'affuroient de l'amitié de Terence; *il y a des lieux*, ajoute le Satirique Romain, *où la folie est plus de mise que la sagesse.*

Par consequent on ne doit pas être si exact sur les faillies d'une imagination vive, ni se demander toujourn de bonnes raisons pour se réjouir. Cette justesse ne sied pas bien dans la liberté & l'épanchement de la joye; mais il ne faut pas aussi prodiguer la gayeté & la livrer à toutes fortes de personnes, on en trouve rarement qui meritent qu'on la leur sacrifie. J'ai lû dans un Ouvrage * plein de traits

* Voyez le Mélange critique de Litterature.

traits singuliers, que la Comtesse de la Suze paroissoit fort serieuse dans le grand monde, & que son enjoüement n'avoit point de bornes quand elle se trouvoit avec ses amis, ils pouvoient seuls l'exciter à la joye & lui donner cet air d'assurance, qui rend les conversations délicieuses; on s'anime bien plus vivement quand on s'anime avec de justes précautions.

Les esprits qui sont, pour ainsi dire, ouverts à tout le monde, manquent ordinairement de finesse: une Coquette sans art, & qui reçoit avec le même empressement les assiduitez de tous ceux qui l'entourent, a bien moins d'attraits qu'une femme habile & qui sait choisir. Les personnes qui ont verita-

ritablement le goût délicat, lui ressemblent, on ne les voit point s'abandonner à toutes sortes de plaisirs; ceux qui font jouer au cœur un personnage agréable, peuvent seulement les flatter.

Il est certain qu'on souffre beaucoup dans le monde, quand on a un discernement perfectionné par tout l'art que la Philosophie la plus brillante peut inspirer: les gens qui ne pensent point & qui raisonnent d'une manière ridicule, ceux qui laissent écouler leur vie en desirs & qui la consomment en projets, ceux qui n'estiment rien que les faveurs incertaines de la fortune, en un mot les esprits qui sont toujours au delà du vrai, sont si communs dans la société, qu'ils en altèrent toute

toute la douceur, & quels agrémens peut fournir un commerce trop inégal ou trop farouche? Sa destinée est malheureuse, il paroît chaque jour exposé au mépris de ceux qui ont joint un enjouement vif à une étude riante: est-il pour eux un supplice plus rude, que de se trouver avec des personnes qui s'égareront à tout moment, & dont l'imagination est remplie de pensées froides, ou de vûes chimeriques? Une oreille fine n'est pas plus choquée des faux accords d'un concert bizarre.

Le commerce de la vie, pour être agréable, doit s'appuyer & sur cette science badine qui polit les mœurs, & sur cet art ingénieux qui anime les plus fades conversations

tions. Sans leur secours l'indolence s'en empare, qui entraîne presque toujours après elle la secheresse & la grossiereté. Voiture avoüoit avec cet air plaisant qui assaisonne quelques-unes de ses Lettres; *Qu'il n'y avoit point assez d'esprit dans son quartier, & que les filles en étoient trop sottes pour être attaquées par un homme comme lui.* Je ne sai si les moins coquettes ne craignent pas la bonne opinion que les gens d'esprit ont des assiduités qu'ils leur rendent, car elles se déclarent rarement en leur faveur; il y a quelque apparence de raison dans ce procédé, une reconnoissance qu'on achete paroît une chose dûë.

Je ne parle point de cette vanité sombre & austere, qui éloi-

éloigne du commerce le plus spirituel certains Savans mélancoliques, il vaut mieux renoncer aux presens de la nature, que de les payer par une solitude continuelle. Je serois assez de l'humeur des Abderitains, qui voyant Democrite toujours seul & abandonné à de profondes reflexions, envoyèrent chercher Hippocrate, pour le guerir de cette espece de folie qui le rendoit inutile à la société. Hippocrate le reconnût & lui rendit justice; mais ceux qui l'approchoient ne purent jamais approuver ce silence fier & dédaigneux qu'il affectoit. La mélancolie doit-elle être l'appanage de la Raison & de la Sagesse?

CHAPITRE III.

Des précautions qu'on doit prendre, pour ne point s'ennuyer avec soi-même.

RIEN n'est peut-être plus utile à l'homme que cette science délicate qui lui fait trouver dans son propre fond des ressources flatteuses contre le chagrin; elle n'est point entièrement inspirée par la nature, il faut que l'Art s'en mêle & qu'il la perfectionne: l'étude peut-elle être mieux employée? en effet, chacun doit s'assurer d'un assez grand nombre d'idées vives & touchantes, pour s'en servir dans les occasions où les idées étrangères lui manquent, sans
quoi

quoi l'on donne des marques certaines d'un fond stérile: & faut-il que l'air de *perégrinité* nous plaise si fort, que nous perdions celui qui nous est naturel?

L'esprit a ses besoins, & ses besoins sont peut-être aussi étendus que ceux du corps; il veut qu'on le gouverne avec soin, qu'on le raffine & qu'on le rende plus exact, plus juste & plus solide; son temperament devient par-là ferme & robuste, mais ses maladies sont difficiles à guérir. La principale est je ne sais quelle langueur qui plonge l'homme dans une sombre tristesse; il se cherche alors; & il ne peut ni se trouver ni se reconnoître; si la vanité lui prête une contenance fière & hardie, le mécontentement

B se-

secret qu'il a de lui-même, n'en devient que plus fort.

On ne trouve que peu d'exemples de cette espece de fermeté. L'homme craint de se gêner, quand il ne prévoit point quelque utilité brillante qui le dédommage des peines qu'il se donne. C'est au contraire une chose tres-commune que de rencontrer des gens qui avoient de bonne foi qu'ils s'ennuyent avec eux-mêmes : les momens qu'ils passent seuls, leur semblent d'une durée infinie : obligés de se répandre au dehors, ils ne peuvent jouir ni de leur esprit ni de leur cœur; je pourrois les comparer à ces malheureux qu'attaque une maladie singuliere; ils n'osent regarder un miroir, ni rien de transparent, de peur de ren-
con-

contrer leur ressemblance. Y a-t-il une condition plus triste, que celle où l'on se trouve de mauvaise compagnie?

Les plaisirs ne peuvent pas toujours nous accompagner, & il arrive que leur vivacité diminuë à mesure qu'on en jouit. Nos amis nous manquent quelquefois. Le moindre changement dans la fortune cause mille alterations dans les sentimens. L'esprit le plus fertile en inventions agreables peut bien varier ses goûts, mais il ne peut pas les satisfaire; de là naît une inquietude continuelle, vrai tourment de l'esprit. Qu'un homme est alors à plaindre, quand il ne peut s'entretenir avec lui-même! J'ai remarqué que ceux qui aiment le

plaisir sans aucun discernement, tombent dans un chagrin mortel, lors qu'ils se trouvent seuls; incapables de se flatter, ils payent par des retours cuisans les sensations fines & galantes qu'ils ont eues, ou à un concert exquis, ou à une table splendide: on diroit que la nature se repent de leur avoir été trop favorable: elle a au contraire toutes sortes de ménagemens pour ces débauchez spirituels, qui tâchent d'égayer leur Raison & de la rendre libertine; partagez entre les plaisirs & les réflexions, ils savent l'art d'en faire un mélange heureux, l'esprit brigue souvent l'amitié du corps.

Ovide, qui étoit un grand maître dans la science de vivre

vre délicatement, a dit plus d'une fois que les momens de la vie les plus flatteurs lui paroissent ceux où l'on réfléchissoit sur les plaisirs qu'on avoit eus; c'est alors que l'esprit prend diverses formes, qu'il change souvent de situation & qu'il devient un véritable Prothée: dans la vûe d'examiner attentivement l'objet qui a sù lui plaire; il en étudie tous les rapports, il se retrace mille petites délicatesses dont il a brigué l'heureux secours, & qu'un sentiment trop vif avoit dérochées à sa connoissance: je souhaite que cette maxime ne soit point entendue de tout le monde.

On voit par là de quel prix nous doivent être les momens où nous nous trouvons seuls;

il n'y a personne qui ne puisse se ménager un certain fond de pensées délicieuses pour s'en servir avec art : une si aimable provision est la plus nécessaire de toutes celles que la jeunesse offre à l'homme. Les plaisirs n'ont point seulement une utilité présente : ce sont des semences agréables que le cœur reçoit, & qu'il développe quand l'occasion s'en mêle. La conduite du Maréchal de Bassompierre peut donner quelque lustre à ce que je viens de dire ; ayant été arrêté par ordre du Roi & conduit à la Bastille, il s'avisa de composer l'Histoire de sa Vie d'une manière assez bizarre ; il écrivit avec ordre tout ce qui lui étoit arrivé chaque jour, & sa mémoire, comme on l'assure, n'étoit point

point un masque qu'empruntoit sa vanité.

Les biens & les maux passez ont droit de nous occuper d'une manière charmante ; je croi même que les dangers qu'on a heureusement courus, inspirent à l'ame une espece particuliere de bravoure qu'on n'a point encore expliquée : elle est tout à fait différente de celle qui aveugle l'esprit, & qui lui dérobe la connoissance du peril. Virgile a dit avec assez de raffinement : *Nos malheurs mêmes nous doivent être précieux, on ne s'en souvient qu'avec plaisir.*

J'ajouterais une nouvelle reflexion à tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Il n'y a point d'homme raisonnable qui ne soit quelquefois obligé de s'étudier. Sensible à tous ses

besoins, la Nature lui a imposé cette loi, & elle est d'autant plus belle que la Raison l'a hautement confirmée; une fine méditation aiguise l'esprit, perfectionne le goût & donne aux passions la retenue nécessaire pour en ôter le crime. Les objets enfin qui nous environnent, nous frappent avec plus de vivacité, quand nous avons soin de les soustraire quelquefois à notre vue: sans cela on s'apriivoise avec les plaisirs, & l'habitude en diminue le prix. Les retours fréquens que nous faisons sur nous-mêmes, renouvellent, pour ainsi dire, nos goûts; il est cependant à craindre que l'ignorance ou la vanité ne nous rendent ces retours amers; ce sont deux écueils, où l'esprit humain vient

de ne point s'ennuyer. 33

vient souvent faire naufrage.

Les droits de la Vanité sont fort étendus. Coquette sans aucun ménagement, elle nous empêche de nous connaître, la plus légère idée des foiblesses attachées à notre condition la trouble & l'inquiette; de là naît l'ignorance: je ne suis pas surpris qu'elle ait toujours charmé les hommes: combien y a-t-il de raisons puissantes qui semblent la favoriser; l'indolence de l'esprit, l'exemple des personnes distinguées par leur naissance ou par leurs emplois, la foiblesse des motifs qui la combattent, & surtout le mépris où les Lettres semblent être tombées? Que d'obstacles difficiles à vaincre! cependant la Science peut seule triompher de l'ennui

B s le

0391

le plus vif, & rien ne lui est plus glorieux que le plaisir qu'on éprouve, & souvent malgré soi, dans les recherches les plus difficiles & les plus sauvages. La Verité, quoi qu'enveloppée d'épines, ne laisse pas d'avoir ses agrémens.

On ne manque jamais de compagnie quand on a du goût pour les Sciences: adroitement reconnoissantes, elles nous suivent en tous lieux, selon le langage* de Ciceron. On les trouve & à la Ville & à la Campagne; leur commerce n'a rien de dur ni de forcé, & la délicatesse semble en être le caractère. L'ami le moins sensible à ses interêts, peut-il se piquer d'une plus grande fidélité?

CHA

* V. son Oraison pour le Poète Archias.

CHAPITRE IV.

Des lieux où l'on peut s'ennuyer.

IL me semble que l'homme n'est occupé que du soin d'inspirer aux autres la bonne opinion qu'il a de lui-même. Voilà le but des plus grandes passions, & l'origine des troubles qu'elles excitent; la vanité nous anime d'une manière si flateuse, que nous en sommes éblouis. L'air d'assurance qu'elle répand sur toutes nos actions, nous fait souhaiter ardemment que le public nous considère sous le même point de vûe; quelquefois même nous nous flatons assez pour le croire; les empressemens les plus vifs d'un

B 6 cœur

cœur ambitieux ne tendent qu'à se bien placer dans l'estime du monde: l'amour propre lui trace les routes les plus aisées pour y réussir. Il n'y a point de finesse & de subtilitez qui ne soient de son ressort: j'ose le dire, ces noeuds secrets qui lient certains caracteres, n'ont d'autre fondement qu'une facilité imperceptible de recevoir les mêmes impressions; par consequent le Philosophe toujours occupé de vûes seches & épineuses, s'ennuye à la Cour; & le Courtisan plein de chimeres & de son orgueil, s'exile des assemblées, où regne tout le serieux de l'austere Philosophie. Il y a des situations heureuses pour chaque esprit, & la veritable habileté consiste à en faire un choix délicat.

Tous

Tous les genies ne sont pas propres aux mêmes études, & ils ne peuvent en tirer un égal profit; ceux qui ont de l'étendue & de la solidité, se familiarisent avec les épines de la Geometrie ou de la Metaphysique; ceux qui pensent les choses finement puisent dans une imagination fleurie des idées vives & interessantes. Un maintien grave & austere convient aux uns, l'air galant caracterise les autres; on peut dire la même chose des differens lieux où l'on se trouve, & cette remarque merite une attention singuliere; la nature n'est jamais plus belle que dans les bornes qu'elle se prescrit.

Les dépenses d'esprit doivent être sagement menagées. La Cour demande du

B 7

ra-

refinement & de l'adresse. On brille dans les Villes en voulant moins briller : une complaisance ingenieuse & qui fait répandre les louanges à propos, s'ouvre une entrée facile dans les Maisons des Princes. Je ne sai quel air de pedanterie soutenu de grands mots & d'histoires extraordinaires, plaît plus dans les Provinces qu'un badinage naturel. On n'y estime que les traits marqués. Les conversations legeres en sont tout-à-fait bannies : ceux qui ont un discernement vif, peuvent sentir l'embarras que causent ces differens points de vûë. L'œil y est souvent trompé.

L'usage du Monde veut qu'on n'affecte point une Science obscure & profonde dans

dans les lieux où l'imagination doit prodiguer ses saillies. Toute la Grece auroit moins admiré l'esprit galant d'Anacreon, si l'étude avoit appesanti le systéme libertin qu'il s'étoit fait de la volupté. On est plus souvent contraint d'accorder à la Bien-seance ce qu'elle exige, qu'à la Raison. Jaloux de leur pouvoir, les hommes ne veulent point qu'on choque les regles qu'ils établissent : aussi ne jugent-ils que sur les apparences. L'illustre Saumaise, un des plus judicieux Critiques du dernier siecle, s'apperçut bien* qu'il paroîtroit étranger à la Cour de France : & il refusa par cette seule raison les offres brillantes du Cardinal de Richelieu. Accoûtumé au com-

* Voyez les Lettres de Gui Patin.

merce muet de ses Livres & à la secheresse d'un cabinet savant, il sentit qu'il manquoit de cette politesse qui consiste plus dans les manieres que dans les sentimens. L'air de liberté qu'on respire en Hollande, lui plaisoit davantage. Il est certain que ceux qui sont touchés de ce que les Sciences ont de sublime, traitent d'occupation superficielle l'art tant vanté de ne rien faire qu'avec grace. Cependant sans l'étude de ces petits détails qui regardent l'exterieur, on s'ennuye dans le monde: elle nous fait aimer, & ces liaisons où le cœur croit avoir quelque part, & ces commerces où le soin de se rejouir tient le premier rang.

Saint Evremond aiant ob-

te-

de ne point s'ennuyer. 41
 tenu après un long exil la permission de revoir la France, n'osa entreprendre ce voyage. *Quel rang tiendrois-je, disoit-il agreablement, dans une Cour dont j'ignore toutes les manieres? Accoutumés à l'air de mon visage & à ma façon de vivre, les Anglois me souffrent volontiers. Pourrois-je esperer la même indulgence des jeunes François, qui haïssent tout ce qui leur rappelle l'idée de la vieille Cour?* Ce discours cache une grande délicatesse de goût. En effet on doit fuir toutes les Compagnies dans lesquelles on n'est reçu que sous le masque d'étranger. Je ne connois point de maxime dans la Science de l'honnête homme qui ait une plus grande étendue.

Je puis croire (& ce n'est point

point sans fondement) qu'il n'y a point de retraites si sauvages, où les gens d'esprit ne doivent trouver mille agréments. La solitude les effraye quelquefois: mais jamais elle ne les fatigue. Jérôme Magius, célèbre Ingenieur de la Republique de Venise, aiant été pris par les Turcs, ne voulut point se plonger dans la tristesse. Malgré les horreurs d'une prison cruelle, il composa deux excellens * Traitez, où l'on trouve toute l'élégance & la retenue d'un esprit tranquille. Je ne puis refuser mon estime à ces illustres malheureux qui ne perdent rien de leur gayeté naturelle, ou pendant un long exil ou dans une prison fa-

* Un de Equileo & un autre de Timabulis.

cheuse. Superieurs à leurs disgraces, ils savent les dépouiller de ce qu'elles ont de triste & d'affreux. Les plaintes ingénieuses de Buffi Rabutin marquent moins de sensibilité pour ses malheurs, que de force pour les soutenir.

CHAPITRE V.

De l'exil d'Ovide.

JE ne doute point que toute la Cour d'Auguste ne se soit intéressée à la disgrâce d'Ovide: l'Empereur même devoit le plaindre, quoiqu'il se crût obligé de le punir. Sa délicatesse & son bon goût me le font croire. On ne poursuit qu'avec peine le vrai me-

merite : & la main qui se prepare à le frapper, recule souvent malgré elle. Ovide avoit l'esprit riant, prompt à se faire des images nouvelles & à les exprimer d'une maniere hardie. Toûjours plein de vûës galantes, il savoit l'art d'embellir les matieres les plus seches : & peut-être il les embelissoit un peu trop. Son imagination étoit neuve : l'Etude qui gâte ordinairement le plus beau naturel, lui avoit procuré cette élégance naïve qui passe de l'esprit aux manieres. Je trouve la Science inutile, & même haïssable, quand elle ne nous rend pas propres au commerce de la vie.

Les Ouvrages d'Ovide ont beaucoup de charmes. Ils manquent à la verité de ce feu

feu qui cause les grandes passions : mais on y trouve je ne sai quelle douceur qui plaît à tout le monde. Une uniformité gracieuse & delicate gagne l'esprit attentif, & elle l'oblige à s'interesser au fort d'un Auteur qui l'occupe agréablement.

On ignore le veritable sujet de la disgrâce d'Ovide. Quelques - uns prétendent qu'un attachement trop déclaré pour la fille d'Auguste, le perdit. D'autres en rejettent la cause sur le libertinage qui regne dans ses écrits. Quoiqu'il en soit ; son Art d'aimer est une des plus belles productions des Anciens, & jamais on n'a traité la galanterie avec plus de methode. L'Amour même semble lui avoir cédé toute son éloquence.

ce. Malgré tant d'heureux talents, il fut obligé de quitter Rome pour s'aller cacher dans un pays barbare. La peinture qu'il fait de son départ est si touchante qu'on a quelque plaisir à le voir malheureux : *Je ne puis, dit-il,* sans répandre des pleurs, me rappeler cette nuit cruelle, où je fus obligé de quitter Rome & tout ce que j'avois de plus cher au monde. Un ordre rigoureux me pressoit. Peu maître de mon esprit, à peine avois-je pu me résoudre à partir. Que dis-je? J'étois entièrement semblable à un homme qui vient d'être frappé du tonnerre, & qui doute encore s'il vit. Quand la Raison eut calmé mes premières alarmes, je me trouvai entre les*

* Voyez l'Elegie. *Cum subit illius tristissima, &c.*

bras d'une épouse mourante & qui me serroit tendrement. Les pleurs de mes amis redoubloient mon desespoir : & j'avois le chagrin de n'en voir que deux ou trois qui s'intéressoient à mon sort. L'appareil qui précède la peine ou le plaisir, me paroît être ce qu'il y a de plus rude ou de plus charmant dans la vie.

Ovide mourut exilé & sans avoir pu fléchir l'inclemence d'Auguste. Son occupation dans le pays du monde le plus sauvage, étoit de plaindre ses malheurs & de les faire sentir à ses amis. Privé de tout commerce, il se livra aux Muses : & elles charmoient sa mélancolie. Une douleur qui s'exprime avec autant d'art que s'exprimoit celle d'Ovide, me paroît trop favorable.

van-

vante, pour accabler entièrement un esprit délicat. Que fai-je même, si elle ne sert pas à rendre la vie moins ennuyeuse? Le cœur veut être occupé, quand il le seroit desagréablement: il craint sur tout de languir dans cette oisiveté fade & honteuse, que l'amour propre regarde comme sa plus cruelle rivale.

CHAPITRE VI.

Reflexions sur ce qui peut rendre la solitude agreable.

IL y a des momens heureux pour quitter le grand monde. Un repentir vif, mais inutile, tourmente ceux qui ne savent pas en profiter. Souvent la Raison est trop li-
ber-

bertine pour s'écouter elle-même. La décadence d'une réputation brillante, le besoin de se faire de nouveaux amis, la crainte d'une disgrâce prochaine, & sur tout de trop grandes faveurs de la Fortune nous annoncent le tems le plus propre à chercher une retraite honorable. On se retire alors du monde avec toute son estime: quelques heures après on commence à l'ennuyer: Uniquement sensibles à ce qui les frappe, les hommes ne veulent point que les mêmes Acteurs s'offrent toujourns à leurs yeux: une nouveauté moins gracieuse leur plaît plus qu'une brillante uniformité. Tèl est notre caractère. Xerxès, si connu par la formidable armée qu'il mena en Grece,

vivoit au milieu d'une Cour, où le libertinage le plus hardi n'avoit laissé rien à désirer. Cependant peu satisfait de son sort, il promit des recompenses magnifiques à ceux qui inventeroient de nouveaux plaisirs: & l'art qui les étudie, étoit le moyen le plus sûr pour gagner ses bonnes grâces.

La même habileté qui soutient un grand rôle, doit y renoncer à propos. Eclairée par des reflexions sages & utiles, elle consulte moins ses propres intérêts que ceux des autres. Les hommes veulent souvent pour admirer, qu'on leur épargne la peine de craindre. Ciceron, en représentant à Cesar qu'il devoit vivre pour lui-même, crût le louer d'une manière deli-

ca.

de ne point s'ennuyer. Si cate. *Tout l'Univers, lui * disoit-il, a admiré la justesse de vos desseins & la rapidité de vos conquêtes. Sûr de votre réputation, livrez-vous entièrement à vous-même. De si sages conseils n'effarouchent point l'amour propre: il se cache souvent pour paroître avec plus de vivacité.*

Apprivoisés avec les idées flatteuses qu'offre le grand monde, nous méprisons une retraite tranquille. Cependant elle a ses charmes, qui font oublier agréablement le tumulte des affaires. Une nonchalance oisive se refuse aux passions trop fieres & trop emportées: mais elle admet celles qui sont douces & touchantes. Ce que les sentimens ont de plus fin & de plus exquis,

C 2

quis,

* Voyez l'Oraison pro M. Marcella.

quis, semble lui être destiné. Monsieur de Fontenelle en louant la vie pastorale, avoué qu'elle est exemte de ces agitations où l'on cherche plus l'éclat que le plaisir. Nés dans le sein de l'abondance, les Bergers n'ont d'autres emplois que ceux qu'une paresse ingénieuse caractérise. La Nature toujours riante & qui ne cherche point à tromper leurs regards, les presse de jouir de la vie. Mille riens amoureux, un badinage léger, des bagatelles qui échapperoient à d'autres yeux, les occupent. Enfin la tranquillité charmante dont on jouit à la campagne, semble avoir fait naître la galanterie. Oserai-je le dire? cette tranquillité ressemble à une belle, dont la negligence & le déran-

rangement ont plus de grace qu'une parure étudiée. L'Art gâte souvent ce que la Nature a pris soin d'embellir.

L'esprit est gêné, quand il s'efforce de remplir tous les devoirs de la vie civile. Une crainte secrète le retient: l'envie de plaire l'agite continuellement: mais il retrouve dans la retraite cette douce liberté dont dépend sa force & sa délicatesse. C'est-là que les passions perdent ce qu'elles inspirent de trop audacieux, & que le cœur n'emprunte rien de l'art: ses sentimens sont vifs sans hardiesse & agreables sans nonchalance. La fraude sur tout & la dissimulation n'osent les corrompre. Virgile s'est servi de ces traits, pour embellir

lire la description * qu'il nous a laissée de la vie pastorale. C'est proprement celle qui convient aux Muses, & qui adoucit l'austerité de leur sagesse. Coquêtes avec cette prudence qui rend la coquetterie aimable, elles haïssent les lieux trop fréquentés.

Je me persuade aisément que la vie la plus délicieuse est celle qu'on passe loin des distractions du monde. On s'épargne bien des peines & bien des chagrins, qui en sont une suite inévitable. Il y a quelquefois de la grandeur d'ame à fuir le danger. Moins l'homme a de rapports brillants avec les objets qui l'environnent, moins il est contraint & gêné: plus son bonheur est solide. On ne se plaît

* V. le III. Livre des Georgiques.

à la lecture de l'Astrée, ou à celle des Poësies Pastorales * que parce qu'on y trouve l'image d'une vie tranquille. Destinée aux inclinations les plus agreables, elle represente une nonchalance délicieuse & préférable aux mouvemens de l'ambition la mieux recompensée.

L'orgueil de l'homme le rend malheureux. Inquiet, ardent, avide de nouvelles connoissances, il s'agite & s'égare: au lieu qu'il devroit se contenter de jouir des avantages que lui offre la Nature, liberale seulement envers ceux qui ne veulent point l'approfondir. Epicure est peut-être le premier Auteur de cette judicieuse réflexion: du

C 4 moins

* Telles que l'Aminte du Tasse, le Pastor fido du Guarini &c.

moins elle a été fort applaudie par les Philosophes, qui se sont déclarés en faveur de sa Morale. Horace la fait valoir d'une maniere charmante. Personne certainement n'y étoit plus propre. Né avec tous les avantages qui forment un sage Libertin, il étoit l'ornement de la Cour d'Auguste : mais ami de l'indépendance, il s'excusa auprès de l'Empereur qui lui offroit une place de Secretaire de son Cabinet. La plus haute Fortune ne tente point un cœur endormi dans cette mollesse spirituelle que l'amour de l'étude caractérise.

Je dois remarquer ici qu'on trouve parmi les Oeuvres mêlées du Chevalier Temple un Essai fort ingénieux sur la retraite. Ce sage Anglois avoit été

été employé dans des Negotiations fort importantes, & y avoit réüssi Il s'étoit même assez distingué, pour jouir de son propre mérite : mais dans le tems qu'une révolution imprevüe, sembloit l'appeller aux premiers Emplois : il se retira de la Cour, pour s'abandonner entierement à l'étude. Rien n'est plus agreable, écrivoit-il dans sa retraite, que l'oïfive tranquillité d'un Philosophe qui s'étudie lui-même : il n'est point esclave des honneurs ni des emplois publics. L'envie de devenir sage & heureux l'occupe uniquement. Maître de son cœur, il le derobe à cette foule de passions qui se disputent entr'elles le triste plaisir de le déchirer. Sa prudence examine tout : mais elle n'est point incommode. Le Chevalier Tem-

58 *L'Art*
 ple parloit de la vie privée, en homme qui l'avoit choisie par goût & non par affectation: il étoit fatigué d'un embarras illustre. La Nature ne nous accorde que fort peu de biens: & nous en sommes très-convaincus: mais par je ne sai quelle fatalité, nous détruisons nous-mêmes notre bonheur, en redoublant notre attachement pour des choses vaines & incapables de rassasier un cœur noble.

CHAPITRE VII.

De la préférence que les grandes Villes meritent sur celles qui sont moins fréquentées.

LEs plus honteuses passions décident du sort des

de ne point s'ennuyer. 59
 des hommes. Une avarice criminelle les conduit dans ces climats barbares, où la Nature est presque méconnoissable. L'ambition qui s'épuise en projets chimeriques, les arrache aux douceurs d'une vie privée & les plonge dans mille chagrins. Toujours en proie à de folles illusions, ils ne se procurent des aziles que pour en être chassés par de nouveaux soins. Une esperance trompeuse amuse & séduit leur credulité. Oserai-je le dire? elle ressemble à ces ondes fugitives qui irritoient la soif du malheureux Tantale, & qui ne l'irritoient que pour le trahir.

La vûë d'une Mer agitée & qui cede à la fureur des vents & des flots est presque l'image de la vie humaine. Cette

comparaison a été assez bien
 maniée par un Poète * Fla-
 mand, celui d'entre les Mo-
 dernes qui a le mieux imité
 Tibulle & Properce. Chacun
 se propose un terme qu'il ap-
 pelle le but de ses travaux:
 c'est là qu'il borne des vœux
 quelquefois inutiles, toujours
 rapides. Mais le croira-t-on?
 ce terme s'éloigne de lui, à
 mesure qu'il croit s'en appro-
 cher. De fausses lueurs l'arrê-
 tent quelque tems. Enfin le
 nuage se dissipe, & son avi-
 dité n'en devient que plus for-
 te. Que je plains l'homme!
 Il souhaite le repos, & toute
 sa vie se passe dans des allées
 & des venuës. Lauriers san-
 glans, honneurs incertains,
 réputation chimerique, nous
 vous sacrifions nos veilles: que
 dis-

* Par S. Hoffchiüs Jesuite d'Anvers.

dis-je? nos plaisirs & nos fen-
 timens. La Vieillesse glacée
 & déjà Compagne de la Mort,
 s'abandonne aux mêmes soins
 que cet âge impetueux, le
 triste jouët des passions les plus
 violentes.

Raisonnables, c'est la Rai-
 son que nous consultons le
 moins. Je pourrois adresser à
 tous les hommes ce qu'un
 Prêtre Egyptien adressoit à
 un Peuple moins connu par
 son jugement que par son es-
 prit. *O Grecs, O Grecs, vous
 serez toujours enfans & vous
 ne respecterez jamais la pru-
 dence dont la vieillesse est si
 respectable.* En effet on ne
 devient point sage dans le
 monde aux dépens de ceux
 qui ont été fous. On les plaint
 quelquefois, & on les imite.
Les sotises des peres, dit un

Auteur * judicieux, sont perdus pour leurs enfans. Quoiqu'il en soit, la sagesse ne veut point qu'on abandonne les Grandes Villes, de peur d'y trouver plus de ridicules que dans celles qui sont moins fréquentées. Cette espece de faillie ne convient qu'au Misanthrope de Moliere. Il y a une certaine quantité d'extravagances répandue parmi les hommes: leur hardiesse dans quelques lieux en repare le nombre.

Nous sommes tous nez pour la société, sensibles à ce qu'elle a d'agrémens, nous lui devons rendre un compte exact de nos actions, quelquefois même de nos pensées. Les défauts inseparables de notre conduite, en ferment les liens.

Avec

* M. de Fontenelle.

Avec trop de perfections, l'orgueil de l'homme seroit insupportable, & qui voudroit subir un joug qu'il croiroit devoir imposer? Quoiqu'il en soit, ce joug est presque imperceptible dans les grandes Villes. Les rangs y sont confondus, & cette espece de desordre offre un air de liberté peu réel, mais vif & flatteur.

Tout le contraire arrive dans les petites Villes. La contrainte & la gêne en bannissent la naïveté: & les manieres y font perdre ce que le commerce de la vie a de gracieux. Balzac obligé de vivre au fond de la Province, s'en est plaint dans plusieurs de ses Lettres. Quoiqu'il aimât naturellement le faste & l'éclat, il sentoît que la so-

cie-

cieté en souffroit beaucoup. On dit même que sa conversation étoit legere & polie; heureux s'il avoit pû répandre cette amenité dans ses Lettres, qu'on ne relit jamais pour le plaisir: quand on les a lûes pour s'instruire de quelques faits particuliers!

La vraye politesse ignore la route des Provinces; elle est naturellement libertine. Les manieres trop concertées l'effarouchent, & cet air mystérieux qui corrompt la simple nature, inquiete son goût. Aussi quitte-t-elle rarement les Villes capitales. Je l'avoûrai sans crainte: elles attirent par un charme secret tout le merite qui brille dans les Provinces: elles le polissent & lui donnent le degré

de.

de ne point s'ennuyer. 65

de perfection, qui gagne les suffrages de la posterité. Souvent un homme d'esprit se repent d'y être arrivé trop tard. Tite-Live ne pût se défendre de je ne sai quel air de rudesse qu'il avoit contracté à Padoüe; & les Ouvrages de Ciceron se sentoient d'une certaine debilité, propre au lieu de sa naissance. Tous ces défauts nous échappent aujourd'hui. Un Philosophe celebre & qui avoit fort étudié la Langue Grecque, fût reconnu pour étranger par une Marchande d'Athenes. Sa prononciation étoit peu exacte. Il y a des finesse de goût, que l'étude n'enseigne jamais. On doit se savoir bon gré, quand dès sa tendre enfance on a profité du voisinage de la Cour & du com-

mer.

merce des honnêtes gens.

On ne se perfectionne cependant point dans toutes les Villes capitales. Saint Evremond n'en connoissoit que trois propres à fixer un homme d'esprit. Admirées par les yeux les plus indifferens, les ruines de Rome rappellent son ancienne splendeur; on goûte à Londres une liberté précieuse, & la politesse François rend Paris le séjour du monde le plus aimable. L'orgueil ou la barbarie triomphe dans les autres Royaumes. Flaté par des esperances qui le tromperent, Buchanan se rendit à Lisbonne. Il étoit aussi bon Poëte qu'Historien judicieux. Ces qualitez lui furent fatales dans un pais où le merite est exposé aux fureurs d'un zele indiscret.

II

Il voulut revoir la France, & il y arriva heureusement. On pourroit interroger la Nature sur les soins qu'elle se donne, pour répandre plus d'agrémens dans un lieu que dans un autre. Est-ce injustice, est-ce bizarrerie!

Il est certain que ceux qui s'appliquent aux Sciences, doivent se retirer dans les Villes Capitales; on y jouit de tout ce qui anime l'étude: des Bibliothèques nombreuses, des conversations savantes; enfin de l'émulation. Elle est, pour ainsi dire, l'ame du bon goût. On a lû avec quelque plaisir les Ouvrages de Monsieur le Pays, on les admire même dans les ruelles & les cercles Bourgeois. Cet Auteur ne manquoit ni d'adresse ni de sentimens, mais une

une fortune médiocre l'avoit jetté sur les montagnes du Languedoc ; il avouë dans une de ses Lettres que sa Prose seroit plus châtiée & ses Vers plus élégans s'il avoit vécu à Paris. L'aveugle Dieu qui preside aux richesses, est rarement touché par la douceur de la Poësie, ou la sublimité de l'Eloquence.

Un Philosophe peut cependant choisir une retraite écartée & tranquille. Je dois cet aveu à la memoire du fameux Descartes. Capable de secouer le joug d'une admiration superstitieuse, il osa plus que les anciens, & destiné à produire des idées neuves, il apprit aux hommes l'Art de raisonner. Cette époque est la plus illustre de toutes celles qui regardent la Republique des

Let-

Lettres. Descartes se retira en Hollande pour se livrer tout entier à sa chere Philosophie. Une maison solitaire le déroba quelque temps aux acclamations de l'Europe; mais enfin il fût connu, & la Reine de Suede l'attira à sa Cour: c'est blesser le Public que vouloir se soustraire à sa vûë, il recherche avec autant d'empressement le Philosophe qui se cache, qu'il évite le Poëte qui se produit.

CHAPITRE VIII.

Si les gens d'Etude sont sujets à s'ennuyer ?

LE monde n'est point encore gueri d'un préjugé fatal aux Sciences. Il en re-
tar-

tarde les progrès, & fait triompher la paresse, dont le des-habillé paroît avec plus de charmes que la parure la plus magnifique. Un joug que l'amour propre impose, devient léger & gracieux, souvent la Raison, malgré sa fierté naturelle, a la complaisance de s'y soumettre.

On s'imagine ordinairement qu'un homme n'est point occupé, quand il consacre sa vie à la lecture & à la méditation, l'Ignorance le plaint, excitée par ce que l'exemple offre de plus vif & de plus pressant, elle va même jusqu'à croire qu'il s'ennuie. Hardiesse étrange, & qui n'est injuste que parce qu'elle est aveugle! l'envie de savoir, quelque forte qu'elle
soit

soit dans l'homme, a souvent été la dupe de son orgueil. Les passions se détruisent l'une l'autre, & nous croyons les vaincre.

On rapporte tout dans le monde aux progrès d'une fortune imaginaire. On vante ceux qui s'y appliquent uniquement, & ces louanges que le cœur dément quelquefois en secret, font une vive impression. L'amour propre se dédommage toujours; est-il juste en effet, qu'on traite d'occupation sérieuse le desir d'amasser des richesses, & d'occupation chimerique le soin de polir son esprit? Préférence bizarre, & qui s'est établie à la honte du Genre humain! Devroit-on acheter l'honneur d'être raisonnable? Il est certain que rien ne me-
ri-

rite plus d'estime que les efforts d'un esprit éclairé; l'ambition des Savans n'a pas été moins heureuse que celle des Heros. Laborieux & exact, le Philosophe a souvent obligé la Nature de venir lui rendre compte de ses Ouvrages; hardi dans ses expressions, l'Orateur dompte les esprits rebelles; & délicat dans ses pensées, le Poète redouble les plaisirs, en découvrant de nouvelles manieres de sentir. Peut-on méconnoître la noblesse de ces occupations? c'est la nature elle-même qui nous avertit de traiter honorablement un loisir délicat.

J'abandonne à la critique la plus austere ces Savans qui admirent jusqu'aux sottises de l'antiquité, plus soigneux de connoître ce que
les

les hommes ont fait que ce qu'ils ont dû faire; qu'on blâme tout ce qui a pris la place du vrai, le sublime outré & les systêmes incertains, soit de Physique, soit d'Histoire! une connoissance fautive ou inutile n'est jamais excellente; mais qu'on approuve cette étude qui rend le commerce de la vie plus délicieux!

J'avois interêt de faire toutes ces reflexions. Des yeux moins éclairés que vigilans m'ont quelquefois demandé compte de mon loisir; ils me faisoient un crime d'une ambition savante & peu nécessaire aux grands établissemens. J'ai senti que la vanité leur inspiroit un pareil langage, & je les en ai convaincus; mais ils s'imagi-
D nent

ment à leur tour qu'il y a un plus grand air de vanité à mépriser leurs avis : ils se fondent sur la coutume, & sur le préjugé general qui dédaigne encore les Sciences, malgré la politesse où elles sont parvenues. J'ignore l'art de me reconcilier avec eux ; le public jugera si je dois l'apprendre aux dépens de mon esprit, il m'est cher, & peut-être immolerois-je tout au plaisir de le cultiver.

CHAPITRE IX.

La crainte de s'ennuyer a fait naître les plaisirs.

LEs hommes ne se sont point soumis volontairement les uns aux autres, je ne
fai

fai quelle idée chimerique d'indépendance seduisoit leur vanité : elle les flatte encore quoiqu'elle paroisse fort éloignée de leurs véritables intérêts. La nécessité seule les a réunis ; moins timide que la Raison, elle agit imperieusement, & le même jour qui voit naître ses droits les affermit.

Les Arts doivent leur origine aux differens besoins que les hommes en ont eûs, & ces besoins se sont multipliés à mesure que le bon goût s'est établi dans le monde ; plus on a pensé, & plus on a agi. L'abondance en inspirant l'oisiveté raffine les esprits, compagne fidelle de la paix & du repos, elle ne s'occupe que de ce qui la peut flater. Tel est le sort des gens

heureux. Ils pensent toujours d'une maniere agreable, & les choses les plus indifferentes acquierent de nouvelles graces en passant par leur imagination.

Le premier âge de la République Romaine fut remarquable par une austerité de mœurs singulière. La Barbarie s'étoit transformée en amour du bien public, & les actions les moins naturelles paroissoient les plus estimables. On n'avoit alors aucune idée de cette veritable grandeur d'ame, que la Raison éclaire & qu'elle conduit. La fureur étoit une vertu de goût, & le Heros qui avoit triomphé des ennemis de l'Etat, ne rougissoit point de s'abaisser à des occupations serviles. Mais enfin la
puif-

puissance de Rome s'accrût; délivrée de ces craintes importunes que sa foiblesse rendoit encore plus vives, elle songea à se polir. Des sentimens humains, mais inspirés par une noble hardiesse, succederent à l'ancienne ferocité. Je passè tout d'un coup au siecle d'Auguste, si fameux par l'élégance & la politesse qui l'ont caractérisé; la mort d'Antoine & la défaite du jeune Pompée lui assurèrent l'empire du Monde. N'ayant plus rien à vaincre, il craignit de s'ennuyer au milieu de sa Cour, & sa crainte heureusement ingénieuse, la rendit brillante & magnifique. Les Poètes sur tout y furent bien reçus. Leurs faillies flatoient agreablement un Empereur, qui savoit

l'art d'en être touché.

On ne vit jamais à Rome plus de jeux & de divertissemens. Le Peuple en étoit affamé. Sensible à ces nouveautéz charmantes & qui lui faisoient sentir son abondance, il couroit en foule aux Cirques & aux Theatres publics. Un certain nombre de Magistrats en avoit l'intendance, & ils se concilioient l'estime de l'Empereur, à mesure que les spectacles étoient plus gracieux. L'amour du plaisir suit presque toujours la crainte de s'ennuyer: & le plus haut point de puissance destiné à une nation, est proprement celui où elle aime davantage, & les jeux & les spectacles. Des exemples recens pourroient confirmer ce que je viens de dire; mais je

crains

crains de les rapporter. Les choses trop voisines de notre âge plaisent moins que celles qu'offre l'antiquité.

Il est certain que les plaisirs se sont établis, à la faveur de cette oisiveté douce & spirituelle qu'un juste discernement préfere aux occupations les plus brillantes. L'étude n'ose la caractériser: mais elle en releve les principaux agrémens. Telle étoit l'oisiveté de Petrone. Instruit dans l'art de penser finement, il se partageoit entre les plaisirs & les reflexions. La volupté flatoit son attachement à l'étude, & une étude exquise redoubloit son goût pour la volupté. Ce mélange est digne d'une estime singuliere. Petrone avoit l'intendance des Jeux & des Spec-

D 4

ta-

80 *L'Art*

taclés, où Neron venoit se délasser. Prudemment libertin, il savoit ordonner une Fête & la rendre à chaque instant nouvelle. Rien ne lui échappoit, de tout ce qui peut chasser l'ennui & la tristesse. Les Petrones sont nécessaires dans les Cours voluptueuses. Ils en exilent ce que la débauche a de farouche & de grossier.

Je ne ferai ici que peu de réflexions sur le genie, qui est le plus propre à ces raffinemens dépouillés d'artifices, qu'exigent les plaisirs. Scrupuleux sans crainte & délicat sans affectation, il s'écoute curieusement & se renouvelle chaque jour. Rien ne lui fait plus de tort qu'un attachement suivi, ou des occupations trop serieuses. Il est cer-
tain

de ne point s'ennuyer. 81

tain que le goût s'émouffe dans le bruit & le tumulte des affaires. Il perd insensiblement tous les avantages que procure une indépendance spirituelle. Ovide ne nous auroit pas laissé un système d'amour si exact & si flateur: s'il eut toujours suivi le Barreau, où des raisons de famille l'avoient destiné. Une imagination refroidie par l'étude sèche & abstraite des Loix, ne peut gueres se porter à des vûes galantes.

Il y a des tours d'esprit propres à chaque état. Celui qui est sensible aux attraits de la volupté, dédaigne le tumulte & l'éclat des affaires. Paresseux en apparence, il s'enveloppe d'une obscurité souhaitable & la rend maîtresse de son goût. Je me re-

D 5 tra-

trace ici , & je me retrace avec plaisir, le caractère de l'ingenieux Chapelle, si connu par la maniere badine dont il a sù voyager. Il craignit toujours les engagements qu'on lui conseilloit de prendre avec la Fortune, & qu'on ne prend point sans crime, ou sans remords. Une flateuse mediocrité animoit sa nonchalance, & sa nonchalance apprehendoit le grand jour. Il aima les plaisirs par goût, & il cultiva sa Raison par temperament. Je croi que cette route est la plus sûre, pour ne point tomber dans des excès nuisibles.

CHAPITRE X.

Reflexions sur l'usage qu'on doit faire des plaisirs de la table, pour éviter l'ennui.

ON ne se donne point de nouveaux goûts. L'homme habile s'efforce de conserver ceux qu'il a reçus de la nature, & de les perfectionner. Ennemi d'un raffinement chimerique, il consulte sans cesse le systeme que lui dicte son cœur, systeme fondé sur ce qu'il sent, & non point sur ce qu'il pense. On ne peut trop s'écouter ni trop se craindre. Ceux qui ont moins de discernement, s'imaginent au contraire que le goût est le fruit d'une étu-

de serieuse. Exposés à un tour d'esprit aussi bizarre que ridicule, ils veulent que ce qui plaît aux autres hommes leur plaise avec la même vivacité. Quelle extravagance! les impressions de la Nature ne se communiquent point. Elle est jalouse de ses droits: & cependant elle varie tous ses Ouvrages. La portion de plaisirs attribuée à une maniere de sentir, lui est entierement propre & ne souffre aucun partage. Oserai-je le dire? elle me semble isolée. Je ne propose ici qu'une premiere vûe: ceux qui la porteront plus loin, doivent en être flatez.

Il est certain que plus on a de goûts, plus on vit heureux. Lucien les compare à des hôtes aimables, qui at-

ten-

tendent un voyageur sur son passage & qui lui prodiguent des caresses d'autant moins suspectes, qu'elles sont precipitées. L'Art n'ose corrompre ce que la Nature offre sans contrainte; mais quand elle s'abandonne trop à elle-même: les passions s'établissent sur ses ruines, & elles causent un si grand desordre, que le goût s'évanouit entierement. On ne sent point alors: on est entraîné.

Voilà ce qui arrive souvent dans les tables les plus splendides. On y écoute d'abord les mouvemens d'une joye inspirée par la bizarrerie des mets, ou par la finesse d'un vin délicat. On s'enhardit dans la suite: & la liberté qui animoit les convives, se tourne insensiblement en fu-

D 7

reur.

reur. Ainsi se termina la débauche funeste, où Clytus fut assassiné. Un poignard sanglant effraya les plaisirs; Que pouvoient-ils faire? ils n'avoient jamais assisté qu'à des fêtes galantes.

L'ancienne Rome se piquoit d'avoir emprunté des Grecs la vraie politesse; cependant elle ne pût jamais la faire briller dans ses repas. Ils étoient grossiers & insipides pendant la jeunesse de la République. Le luxe n'étudia dans la suite que le prix des ragoûts, sans s'embarrasser de leur élégance. On preferoit une table payée à grands frais à celle qui étoit ingénieuse & délicate. Etrange caprice! Les plaisirs ne veulent être achetés que par des souhaits vifs & ardents.

dens. Ils n'exigent point d'autre dépense. Je ne croi pas que le premier mérite d'un repas consiste dans une abondance curieuse & recherchée. Qu'on m'offre d'un vin de Falerne, dont la vieillesse ne soit point combattue: qu'on me serve des huîtres du Lac de Lucrin, du poisson de Minturne, des oiseaux venus de Colchos. Serai-je entièrement satisfait? immobile & peu attentif au prix des ragoûts; je ne ressentirai aucun plaisir: si des convives aimables ne m'excitent à la joye & ne s'empressent à la rendre spirituelle. Le bonheur ne consiste point à être distingué des autres hommes, mais à être plus flaté qu'ils ne le sont ordinairement.

Theodore de Beze que je n'ose

n'ose louer, quoique sa Muse ait beaucoup de feu, ne vante point la magnificence d'un repas qu'il * destinoit à ses amis. Il invite seulement les Plaisirs & la Gayeté de venir presider à sa table. *Qu'elle sera flatuse, dit-il, quand le Dieu du vin en aura banni le triste serieux, la langueur secrete, les disputes frivoles, & sur tout les raisonnemens tirez de l'austere Philosophie! la joye s'établira sur leurs ruines, & elle pourra exciter la jalousie des Dieux. Oserai-je l'assurer? les plaisirs qui nous font des jaloux, me paroissent les plus souhaitables.*

J'ai dit que les bons repas devoient exceller en gayeté, elle en est tout l'ornement, & si je l'ose dire, le vrai

ca-

* V. ses Poësies Latines.

caractere. Sans son secours, on languit tristement: mais il faut beaucoup de précautions pour s'en assurer. Crainitive & sujette à mille caprices, elle évite les compagnies trop nombreuses, les caracteres incertains, & en general tous ceux qui exaggerent ou la folie ou la sagesse. Quelquefois elle s'échappe sans qu'on s'apperçoive de sa fuite.

Rien par consequent n'est plus propre à chasser la tristesse, qu'une table délicate. Le front le plus sombre s'y déride: & la plus austere gravité emprunte insensiblement de la folie ce badinage élégant qui plaît, sans être admiré. Un vin exquis étourdit la Raison & anime ce feu, qu'elle tâche d'éteindre par

je

je ne sai quel motif de bien-
 féance. Les bons mots bril-
 lent alors : ils plaisent d'au-
 tant plus qu'ils sont dépouil-
 lés de cette symmetrie en-
 nuyeuse qu'on observe par
 tout ailleurs. La Musique
 n'ofre pas une matiere indiffe-
 rente à la joie, principale-
 ment lorsqu'elle est vive. Les
 chansons polies & pleines de
 feu font oublier ce que la dé-
 bauche a peut-être de trop
 hardi : elle se prive de sa ru-
 desse & de sa grossiereté, en
 s'offrant sous des traits agrea-
 bles ou sous des pensées gra-
 cieuses. L'ennui peut-il se
 plaire dans de telles compa-
 gnies, & ne s'échape-t il point
 d'une maniere imperceptible?

CHA-

CHAPITRE XI.

Du genie propre à animer la conversation.

ON a exposé avec quel-
 que succès l'Art de plai-
 re dans la * conversation. On
 en a même sù gré à l'Auteur :
 cette matiere cependant ne
 paroît point susceptible d'au-
 cune methode certaine. Et
 quelle methode peut donner à
 l'esprit cette finesse, qui pi-
 que & qui reveille les com-
 pagnies les plus languissantes?
 Je l'assurerai sans crainte :
 elle ne s'acquiert ni par la
 lecture ni par la meditation.
 Ne puis-je point dire qu'elle
 est

* L'Auteur de cet Ouvrage est l'Abbé de Bellegarde.

est semblable à un songe flatteur, qu'on se retrace avec plaisir, mais dont on ignore & l'origine & l'histoire.

L'humeur plaît plus dans la conversation que l'esprit. Je ne m'en étonne pas. L'humeur offre des bizarreries & de la naïveté: elle n'acheve ni ne perfectionne rien. Contentée d'effleurer ce qui l'agite, elle passe d'un objet à l'autre avec je ne sai quelle légèreté qu'on approuve malgré soi. Ces sortes de caprices marquent une imagination hardie & ne peuvent se payer. On admire ces parterres pompeux & autorisés, si je l'ose dire, par l'esprit géométrique. Mais l'œil est souvent plus flaté, à la vue d'un jardin où regnent un goût bizarre & une symétrie hazardée par

de ne point s'ennuyer. 93
la Nature. Trop d'arrangement ennuye & fatigue à la fin. D'heureuses faillies excitent la conversation. Elles sont ordinairement le partage des Dames. Nées avec moins de régularité d'esprit que les hommes, mais avec plus de finesse, elles s'égarer quelquefois: & on aime à s'égarer avec elles. La coquetterie qui est le fond de leur humeur, leur accorde la liberté de dire bien des choses que les hommes n'oseroient dire, & qu'ils recueillent avec soin. Je me suis même aperçu souvent que leurs discours étoient une peinture si naturelle & si parfaite des passions, qu'elles s'animoient d'une manière violente. Quand le cœur fait parler, qu'on parle d'un air décisif! Le même
tour

tour d'esprit qui rend les Dames propres à la conversation, les fait briller dans les Lettres qu'elles écrivent. On ne peut les frustrer de cet éloge.

Il ne faut point être trop essentiel ni trop profond dans le monde poli. La douceur est plus de mise que la Science. Que je me serois ennuyé avec ces Philosophes dont on a recueilli * les conversations & les propos de table? Toujours empruntés & toujours austères, ils rioient sérieusement & ne pouvoient se dérober à ce que l'étude a de triste ou de sublime. Il y a un talent de dire de petites choses, préférable quelquefois à celui d'en dire de grandes: mais ce talent n'est point connu du Philosophe. Un

* Voiez Platon, Athenée & Plutarque.

Un badinage léger doit être l'ame de la conversation. Il aiguise l'esprit & ne l'occupe que superficiellement. Ce qui fait qu'on écoute & qu'on répond à propos. La complaisance que les autres ont de nous entendre discourir, doit être payée par une complaisance reciproque: du moins il faut les satisfaire par une mine attentive & des applaudissemens étudiés. Cet extérieur plaît sur tout à la Cour. Les personnes d'un rang élevé veulent qu'on les écoute & préfèrent l'attention qu'un homme d'esprit leur prête, aux soins qu'il pourroit prendre de les rejouir.

Gui Patin connoissoit toute l'étendue de cette maxime: & il avoit par-dessus cela beaucoup de ce feu, qui plaît dans une

une société spirituelle. Formé sur la lecture des Anciens, il possédoit l'art de plaisanter, & de plaisanter quelquefois aux dépens de ses meilleurs amis. On le cherchoit avec plaisir, & on le quittoit avec un empressement vif de le retrouver. D'illustres * Magistrats étoient si charmés de sa conversation, qu'ils lui avoient offert une somme d'argent pour le dédommager du tems qu'il vouloit bien passer avec eux. Ce trait est bien singulier, & il a plus de rapport aux mœurs des Anciens qu'aux nôtres.

Pour moi je n'imagine rien qui orne plus un homme que *l'Art de plaire dans la conversation*. Heureusement adroit & presque original, il est par

tout

* M. de Lamoignon.

tout souhaité. Ses mœurs sont douces : des vûes générales & accommodées aux différens besoins de la Société caractérisent sa manière d'agir. Tel étoit le fameux * Bautru, qui joua long tems à la Cour un rôle assez difficile. Les plaisans de profession n'y réussissent qu'avec peine. Ils sont exposez à des yeux qui ont en même tems trop de justesse & trop d'étendue. Menage nous apprend que Bautru savoit parfaitement *remettre les conversations les plus languissantes*. Cette louange est délicate & ne convient qu'à très-peu de gens. L'indolence & l'aridité s'emparent quelquefois des meilleures compagnies. On épuise les nouvelles

E pu-

* Voyez son article dans le Dictionnaire de Bayle.

publiques : on se regarde avec des yeux égarés : on s'ennuye à la fin. Je fais une peinture fidelle de ce qui arrive souvent dans le monde. Que les Patins & les Bautres seroient alors d'un grand secours !

CHAPITRE XII.

Des caracteres ennuyeux.

ON est presque toujours la dupe de son jugement ou de sa memoire, ou de son imagination, & quelquefois sans s'en appercevoir. Voilà la source des caracteres ennuyeux. Personne n'ose paroître dans son des-habillé : chacun se masque : chacun cherche une parure étrangere, pour s'offrir aux yeux du Public.

blic. Il semble que le Monde soit une salle magnifique, où la Nature donne le bal. On ne veut point y être connu : & nous nous efforçons d'y jouer le rôle qui nous convient le moins. Cependant la parure la plus agreable est celle qui est naturelle. Un fol qui n'offre que des faillies, prend le pas sur le Philosophe emprunté dans sa sagesse. En general tout ce qui est gêné ne peut plaire, & ce qui ne peut plaire devient ennuyeux.

Le jugement fait les hommes sensés ; & rien au monde n'est plus estimable qu'un jugement sûr, droit & incapable de se laisser surprendre. Cependant il forme la premiere classe des caracteres ennuyeux. Cette proposition n'est point un paradoxe.

E 2 Qu'on

Qu'on examine les gens qui veulent tout reduire en idées générales, ceux qui vont uniquement saisir dans les moindres choses je ne sai quoi d'essentiel & qui est indépendant des usages ordinaires: on verra que leur commerce n'a point de charmes. Ils pensent, si je l'ose dire, pour l'honneur de penser, & jamais pour plaire. Leur sublime est fondé sur leur orgueil: & l'orgueil qui vient de la Raison, me paroît une maladie incurable. Je l'avoürai hardiment: on n'est jamais plus ennuyeux, que quand on l'est avec esprit. Ces deux choses ne semblent point faites, pour être voisines l'une de l'autre: & cependant elles ne se rencontrent que trop souvent ensemble.

Je

Je sai tous les égards que merite de nous la Raison, & je crois qu'on ne peut l'en frustrer sans crime. Il faut pourtant qu'elle aille quelquefois oublier son serieux entre les bras de la Folie; car son humeur est bien triste. Et comme la Tristesse est la plus cruelle ennemie de l'Amour propre, les hommes s'en éloignent avec soin. Un peu d'extravagance les rend heureux. Il y a une autre espece de caracteres insipides, beaucoup plus haïssables. Je parle des Savans de profession, dont la memoire fait le principal merite. Ils se rappellent à chaque instant tout ce qu'ils ont lû. Satisfaits de paroître savans, ils s'embarrassent peu de paroître raisonnables. Tel est le tour d'esprit que donne

E 3 l'aveu-

l'aveugle admiration pour les Anciens. Ceux qui sont attaqués de cette manie, n'osent parler par eux-mêmes. Lâchement superstitieux, ils ne connoissent d'autre mérite dans un Ouvrage que sa vieillesse: & la vieillesse d'une opinion est ce qui les frappe uniquement.

Quelques Auteurs fameux l'ont dit dans ces derniers Siecles: l'érudition seule est fade & insipide. Elle veut dominer, & son abondance lui nuit. Les digressions pleines quelquefois d'un désordre qui éblouit, les histoires froides & glacées, les longs contes, les plaisanteries enlevées à un Grec ou à un Romain, sont ordinairement le partage de ceux qui ne se piquent que d'être savans.

Etran-

Etrange bizarrerie! on ne devroit étudier que pour mériter l'attention & s'assurer des suffrages du monde poli. L'étude cependant y produit presque toujours des effets contraires.

Pour l'imagination, elle est moins sujette à paroître ennuyeuse. Hardie & coquette, elle ne songe qu'à s'amuser. Voilà ce qui la sauve quelquefois du ridicule qui lui est imperceptiblement attaché: ridicule qui se déclare aussi avec plus de force, lorsqu'elle s'abandonne trop à elle-même. Les dupes de leur imagination sont ceux qui en exagèrent les faillies avec emportement, ceux qui ne savent point la caractériser, ou qui la font servir à des détails badins & chimeriques.

E 4 Il

Il n'y a point de sottises où ils ne se portent, ni d'extravagances qu'ils ne tentent. L'affiète tranquille, cette élégance de vie flateuse & uniforme, préférable quelquefois aux grands emplois, les inquietent & les rebuttent. Je plains leur sort. Il ne peut être fixe ni long-temps agréable. Il dépend du changement des modes, d'un goût insatiable pour les manières nouvelles, de je ne sai quoi de bizarre dans les pensées & dans les discours. On parvient rarement à ce milieu, où l'imagination n'est ni trop vive ni trop froide.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Continuation du même sujet.

TOut ce qu'il y a d'ennuyeux dans les différents caractères des hommes, se rapporte à ce que je viens de dire : & rien n'est plus aisé que de s'en convaincre. Les vûes générales plaisent à l'esprit. Elles flatent sa vanité, & soulagent sa paresse. On veut voir d'un seul coup d'œil un système développé : & la reconnaissance qu'on a pour une idée qui en renferme plusieurs autres, est toujours plus vive que la reconnaissance qui est partagée.

Il est utile de connoître les caractères ennuyeux : mais la

E s bien-

bienfiance ne veut pas toujours qu'on les évite. Esclave d'un nombre presque infini de passions, l'homme ne peut se soustraire à leur empire. S'il vivoit pour lui-même, rien ne le forceroit à s'ennuyer; mais il est contraint de garder des mesures, soit avec des voisins incommodés, soit avec ceux qui peuvent établir sa fortune. Ces sortes de rapports sont toujours desagréables. Après tout, nous jouissons des commoditez de la Société: il est juste que nous en supportions les peines.

On ne peut gueres se délivrer des mauvaises compagnies. Les visites & les repas de pure bienfiance, forment un commerce ennuyeux à la vérité, mais nécessaire. Par là

là on se ressouvient de ce qu'on se doit mutuellement, & on profite des dispositions generales que la Nature * a répandues entre les hommes. Ceux qui savent amener ces dispositions generales à des dispositions particulieres, deviennent amis.

Je croi cependant qu'on peut se desennuyer avec les sots, en se servant de la raillerie: & je trouve cette maniere assez agreable. Le ton plaisant tient toujours l'esprit en haleine, & le rend plus attentif à ce qu'il veut dire, qu'à ce que les autres lui disent. Il s'éloigne par ce moyen de ce qu'on lui presente de moins agreable. Il faut toujours se chercher, quand

E 6 on

* Comparez ceci avec ce que je dirai dans le XV. Chapitre.

108 *L'Art*
on ne trouve point son compte
avec les autres.

Toutes les methodes dont on peut se servir pour se soustraire aux caracteres ennuyeux, supposent la maxime que j'ai établie. Par consequent je n'en parlerai point, & un pareil silence est judicieux. Un Auteur sensé doit renoncer aux methodes particulieres, & dont l'usage dépend des divers plis que prend chaque esprit.

CHAPITRE XIV.

Des vûes qu'on peut avoir en
s'appliquant à la lecture.

LEs hommes devroient proportionner leurs connoissances à leurs besoins. Une
vâ-

de ne point s'ennuyer. 109
vaine curiosité les perd : & la curiosité qui ne garde point de mesures, est une espece de folie. L'un s'abandonne à l'antiquité la plus reculée, & plein d'une admiration fervile pour des originaux souvent tres-méprisables, hazarde des connoissances qui le décreditent. L'autre ignore sa Langue naturelle, & veut parler celle des Arabes ou des Chaldéens. La vanité les fait agir. Elle n'est pas moins l'ouvrage de l'éducation que du temperament. Cela fait que les hommes la mettent de toutes leurs parties.

Differentes vûes inspirent aux hommes un goût vif pour l'étude. J'en vais proposer une qui paroîtra neuve, & peut-être utile.

Il y a un vuide dans la
E 7 vie

vie qui ne peut être occupé ni par les affaires, ni par les plaisirs. Ces momens qui paroissent en quelque façon jettez au hazard, sont les plus difficiles à remplir. Je ne m'en étonne pas. Ils n'ont rien qui les caractérise. Par conséquent il faut beaucoup d'adresse, pour en faire un usage gracieux. L'art du Peintre ne brille pas moins dans un vuide rempli d'une maniere flateuse, ou dans un point de vûë ménagé avec finesse, que dans l'exacte ordonnance du Tableau. Les petites choses ne se traitent délicatement qu'avec peine; mais quand elles sont ainsi traitées, elles causent une surprise douce, & une admiration interessante.

On est soutenu par les affaires

de ne point s'ennuyer. III
 faires: on est entraîné par les plaisirs. L'esprit ne peut alors s'étudier: mais l'intervalle qui se trouve entre les affaires & les plaisirs, doit être destiné à la lecture. Elle peut seule le rendre agreable. Les hommes sont obligés de se partager entre les faits & les reflexions. L'une de ces choses sans l'autre me paroît ennuyeuse.

Les momens dont je viens de parler sont trop précieux pour les consacrer indifferement à toutes sortes de lectures. Peu d'Ecrivains meritent qu'on s'interesse en leur faveur. L'orgueil les guide. Pleins d'une confiance d'autant plus vive qu'ils ne peuvent la cacher, ils sacrifient tout au plaisir de se faire un nom. Ils se servent même pour

pour cela de la timidité & de la modestie. Tous les deguisemens conviennent à la vanité: & c'est la première passion qu'un Auteur veut contenter. Elle entraîne bien des vices à sa suite; les faux jugemens, les idées chimeriques, le desir de critiquer & celui de plaire aux dépens de la Verité. La Science ne devroit point servir au raffinement des passions. Elle est seulement destinée à distinguer un petit nombre de gens heureux, & à les délivrer des prejugez qui aveuglent le peuple. Cependant ce sont eux qui leur donnent le plus de cours. Il faut l'avouer à la honte de la Raison. Une Bibliotheque nombreuse est le rendez-vous des plus grandes extravagances & des plus fol-

folles chimeres que l'esprit puisse inventer.

A quels Auteurs faut-il donc confier les momens qu'on dérobe & aux affaires & aux plaisirs? chacun décidera cette question suivant son goût: elle est soumise aux prejugez de l'éducation, aux caprices d'un esprit plus ou moins cultivé: enfin aux inconstances de la mode. Ma réponse sera conforme aux lumieres que la Raison m'a présentées. J'ai pensé, & puis j'ai écrit: & à la honte de la Raison, on écrit & ensuite on pense.

Je ne trouve que deux sortes d'Auteurs estimables: ceux qui écrivent pour plaire & ceux qui sentent ce qu'ils écrivent. Le nombre des bons Ouvrages sera par

con-

conséquent bien rare: & ce n'est pas un petit avantage pour la Raison. On ne doit pas accorder trop de tems à la lecture: & on seroit fâché de ne pouvoir tout lire. Pour moi je souhaite qu'on imrole au Bon Sens les Auteurs qui ensevelissent leurs pensées sous un amas prodigieux de passages, & ceux qui écrivent au hazard l'Histoire d'un temps reculé. La Philosophie ancienne & moderne ne merite pas une plus grande application que Clélie, ou la Princesse de Clèves. On doit traiter de la même maniere tout ce qui a l'air de Roman.

L'Auteur qui veut plaire au Public, ne choisit que des matieres interessantes. Je veux qu'on m'apprenne à bien pen-

penfer dans les Ouvrages d'esprit & qu'on me conduise dans ces Mondes où l'on trouve une si agreable variété: j'aime enfin ceux qui me découvrent sans aigreur les sottises des hommes & qui s'attachent à les copier. Je ne sai quelle elegance caracterise leurs productions. Leurs idées sont riantes. Jamais elles n'offrent d'images tristes, ni de veritez chagrines. S'ils écrivent scrupuleusement, leur exactitude n'est point rebutante. S'ils s'abandonnent à leur genie, ils accompagnent leurs caprices de tant d'art & de gayeté, qu'on les quitte avec peine & qu'on les reprend avec plaisir. Voilà le caractere des Ouvrages du fameux Bayle, qui seroit devenu plus grand homme, s'il avoit

avoit eu moins d'occasions de le devenir.

En m'éloignant des Auteurs qui écrivent pour plaire, je m'attache à ceux qui sentent ce qu'ils écrivent. Les effusions d'un cœur ingénieux renferment ce que la Nature offre de plus fin & de plus exquis. Elles touchent le cœur, & font que l'esprit oublie sa fierté & son audace. Montagne ne me parle que des choses qu'il a senties : & il m'oblige de les sentir à mon tour. Naïf & peu contraint, il s'offre, pour ainsi dire, dans son deshabilité : & son deshabilité a des graces moins brillantes, mais plus agréables qu'une parure étudiée. Madame Deshoulières me choisit pour être le confident de toutes les impressions qu'elle

le

le a reçues de la nature, & elle les développe avec cette retenue qu'autorise l'esprit juste. Qu'on trouve de charmes dans de pareilles confidences !

Prévenus en notre faveur, nous aimons les Auteurs qui cherchent à nous plaire : mais nous ne voulons pas qu'ils nous le disent trop ouvertement. Il faut laisser aux hommes, en quelque matière que ce soit, le plaisir de deviner. Jaloux avec reconnaissance, nous voulons qu'on se confie à nous, & nous payons par des applaudissemens sincères les choses mêmes qu'on feint de nous découvrir.

CHA-

CHAPITRE XV.

De la délicatesse qu'on doit mettre dans le commerce des femmes pour éviter l'ennui.

QUAND on s'aime on ne se lasse jamais d'être ensemble. Monsieur de la Rochefoucault en a deviné la raison: *On parle toujours de soi-même.* Il ne pouvoit rien dire de plus flatteur à l'avantage de l'Amour. Cette passion est la plus vive de toutes & la plus délicieuse. Agreeablement variée, elle fournit sans cesse de nouveaux sujets d'entretiens. Les moindres bagatelles l'amusent. Que dis-je! il n'y a point de bagatelles pour un Amant & une Maîtresse.

resse. Tout les flate, & tout leur retrace des images gracieuses, images toujours neuves & toujours intéressantes.

L'Illustre M. de Fontenelle nous a donné dans ses Eglogues une idée generale des conversations amoureuses. Qu'elles offrent de charmes! & que ces charmes sont agreablement soutenus & par la douceur & par la vivacité!

Cieux! quels discours touchans Silvanire * entendit!

Tu peux les deviner, toi qui fais comme on aime.

C'étoient de ces discours dictés par l'Amour même,

Que les indifferens ne peuvent imiter, Qu'un Amant hors de là ne sauroit repeter.

Ils

* V. la seconde Eglogue.

Ils étoient quelquefois suivis par un
 silence.
 Au défaut de la voix les yeux d'intel-
 ligence
 Confondoient des regards vifs, quoi-
 que languissans,
 Et craintifs & flateurs, doux ensem-
 ble & perçans.
 Zelide en rougissoit, & cette honte
 aimable.
 Exprimoit mieux encore un amour
 véritable,
 Et Miréne charmé lisoit dans sa rou-
 geur
 Des secrets, qu'à demi cachoit en-
 cor son cœur.
 Tantôt de leurs amours l'histoire est
 retracée,
 La rencontre où d'abord leur ame
 fut blessée,
 Le lieu, même l'habit que Zelide
 avoit pris,
 Rien n'est indifférent à des cœurs
 bien épris,
 Les premières rigueurs qu'eut à souf-
 frir Miréne,
 Dont la Bergere alors ne convenoit
 qu'à peine,

Mil.

Mille riens amoureux pour eux seuls
 importans,
 Quels sujets d'entretien à des Amans
 contens!

Il est certain que l'ennui
 ne se trouve jamais avec l'a-
 mour : ils ont des intérêts
 trop différens l'un & l'autre,
 pour pouvoir jamais s'accor-
 der ensemble. L'amour est
 vif : l'ennui est languissant. Il
 n'y a point de traité de paix à
 conclure entr'eux. Je ne par-
 lerai donc que du commer-
 ce des femmes qu'on voit par
 bienséance, ou par amuse-
 ment. Il faut beaucoup d'art
 pour les connoître, & un peu
 de hardiesse pour leur plaire.
 L'esprit timide & qui n'est
 point cultivé, ne sentira ja-
 mais ce qu'il y a de fin dans
 leur manière d'agir.

La société est un commerce

F mu-

mutuel où chacun cherche à gagner : moins nécessaire, mais plus ingénieuse que les Loix, la Bienfaisance sauve l'honneur de ceux qui dupent & l'amour propre de ceux qui sont dupés. Que ne lui doit-on pas ? En qualité de Souveraine, elle ne craint point de se ruiner. Ses revenus sont fondés sur nos besoins : & nos besoins ne s'épuisent jamais. Voilà la Bienfaisance tout-à-fait disculpée. Les personnes raisonnables profitent des agrémens qu'elle leur procure, & ne se refusent point aux inconvénients qui en sont inséparables. Les biens & les maux se tiennent, pour ainsi dire, par la main. Rarement on voit un bonheur solide, ou un malheur obstiné.

II

Il faut se faire un art d'égayer les conversations de pure bienfaisance : & l'on n'a que trop souvent besoin d'un pareil art. Il consiste ou à parler vivement des choses qui nous touchent, ou à rappeler les événemens dont le monde est occupé, & à les rappeler d'une manière qui excite nos passions. Voilà une espèce de mécanique délicate, & qui surpasse la mécanique ordinaire, en ce qu'elle augmente notre force & soulage notre paresse sans emprunter un secours étranger. L'homme veut d'abord juger de lui-même, & en juge favorablement : il veut ensuite juger des autres, & en juger conformément à ses passions. Quel plaisir ne ressent-il pas, lors qu'il peut

F 2 croi-

croire qu'on approuve ses jugemens ? une idée si flatteuse ne lui laisse point la liberté de s'ennuyer.

On doit chercher des plaisirs vifs, mais badins & flatteurs, dans les commerces d'amusement. Le cœur en est la véritable source : & quoi qu'il ne refuse rien, il veut qu'on achete ses liberalitez par une attention spirituelle.

Toûjours ajustées, les femmes ne se développent jamais qu'avec ceux qui leur plaisent. Je ne m'en étonne point. Elles agissent par temperament plutôt que par raison, par un je ne sai quoi qui les surprend plutôt que par des motifs étudiés. Qu'on ne cherche point de système dans leur esprit ni dans leur cœur : elles n'en sont point susceptibles : mais qu'on

qu'on en cherche dans leur goût. Elles veulent être aimées. La moindre intrigue les occupe, & l'émotion qui suit d'un commerce de galanterie acheve de les persuader.

J'ai dépeint le caractère général des femmes. Il y a des rapports nécessaires & imperceptibles qui l'attachent à celui des hommes. Voilà un ordre malicieusement établi par la Nature, ordre qui ôte aux femmes l'agrément de choisir & aux hommes l'honneur de se vanter du choix qu'elles font. Cette remarque est plus vraie, qu'elle ne paroît du premier abord. Chacun doit chercher dans son caractère ce qui peut lui meriter l'attention des Dames, & s'en tenir là. Les Dames sont faites à peu près comme les Philosophes, qui

0437

ne s'écartent jamais des points de vûë qui les ont d'abord frapés. Je ne sai si c'est par paresse, ou par l'orgueil qui suit les premieres découvertes. Le masque qui a une fois plû aux femmes, leur plaît toûjours. Persuadées de leur discernement, elles décident sur le premier coup d'œil : & le premier coup d'œil les flate plus vivement qu'une suite étudiée de reflexions. Mais on ne jouit de leur constance que par le soin qu'on prend de s'offrir toûjours à leurs yeux sous les mêmes traits. Il n'arrive jamais de changement dans leurs goûts.

CHAPITRE XVI.

Les femmes sont moins sujettes à s'ennuyer que les hommes.

L'Aveu que je fais, n'est pas dû à une complaisance raffinée. Je souhaite qu'il ne paroisse point étrange. Les Philosophes se déroben facilement à cette politesse superficielle, qui ne consiste que dans des dehors trompeurs : & on ne leur en fait point un crime. La liberté cynique de Diogene plaisoit peut-être autant à la fameuse Lais, que les manieres étudiées d'Aristippe. Je ne m'en étonne pas. La galanterie est quelquefois un commerce que le fard & le mensonge n'osent corrompre.

Je puis donc me confier à ma sincérité : & j'avoûrai sans crainte que l'Art de ne point s'ennuyer est particulièrement l'appanage des femmes. Habiles à connoître les mouvemens les plus secrets du cœur, elles se font une occupation délicate de leurs sentimens. Le soin d'ajuster une parure, l'étude d'une mode nouvelle, l'envie de conserver une conquête ou de la disputer à des rivales dangereuses, peuvent les occuper & les occupent entierement. Toutes leurs connoissances se bornent aux usages les plus communs de la vie civile : & comme ces usages sont fort étendus, rarement elles s'ennuyent. Un commerce qui se renouvelle chaque jour & qui ne demande que des vûes peu

ra-

rafinées, soumet l'esprit au cœur : & le cœur a la complaisance de s'écouter, & de songer à ses interêts d'une maniere agreable.

Les hommes manquent à leurs besoins. Cela fait qu'ils se trouvent souvent dans une inaction fade & chagrine. Les femmes au contraire ont autant de besoins que de moyens de les contenter. Aussi sont-elles toujors dans une agitation flateuse. Cette difference merite d'être éclaircie. Les besoins des hommes sont trop relevés ou trop bizarres : ceux des femmes me paroissent plus proportionnés à leurs caracteres. Les uns dépendent de mille circonstances qui s'accordent rarement ensemble. Les autres naissent des desirs qu'excite

F 5 la

la nature elle-même. On est à plaindre, quand on livre son sort aux caprices du hazard.

Le caractère qui s'appuye également sur l'orgueil & sur la délicatesse me paroît le plus propre à se défendre contre l'ennui : & c'est là le caractère des femmes. Elles sont assez fieres pour résister, & assez spirituelles pour se rendre. L'amour qui raffine les esprits leur decouvre mille inventions flatteuses & galantes. Il leur offre des soins touchans, l'inquietude de n'avoir point assez plû, des empressemens de se revoir, enfin un agreable mélange de plaisirs & de peines.

Cela paroît sur tout dans le Serrail du Grand-Seigneur. L'austere sagesse peut-elle me dé-

défendre d'y entrer un moment? Je crois sans peine & sur le raport de * plusieurs Voyageurs, que les passions y sont plus animées qu'en aucun autre lieu du monde. La solitude & l'oïveté les font naître. La jalousie les entretient : & le desir de gagner un maître qui semble dédaigner les caresses les plus ingénieuses, les porte au comble de la vivacité. Il faut un fond inépuisable de tendresse, pour s'en faire une occupation serieuse pendant toute la vie.

* Voyez Ricaut, Pettis de la Croix, la Guilletiere, Histoire du Serrail, &c.

CHAPITRE XVII.

Conclusion de l'Ouvrage.

Plus on sent, moins on s'ennuye.

L'Homme n'est malheureux que parce qu'il pense: & il pense autant par orgueil que par besoin. Voilà la source de tous ses égaremens. Un peu d'indiscretion & de rapidité dans l'esprit le soulage, le dissipe & lui ôte la vûe des precipices qui l'entourent. Nos reflexions nous tuent: plus elles sont sentées, plus elles decouvrent la bassesse de notre condition. Cette remarque me paroît utile: & si elle est temeraire,

fa

de ne point s'ennuyer. 133

sa temerité n'est point condamnable. *L'intention de la Nature, dit un Auteur judicieux, n'a pas été qu'on pensât avec beaucoup de raffinement. Susceptible d'une malignité ingenieuse, elle nous ordonne de jouir des biens qu'elle nous offre, & d'en jouir sans trop de curiosité. Une connoissance trop étendue affoiblit le goût le plus vif: & les plaisirs gagnent à n'être qu'effleurés ce qu'ils perdent à être approfondis.*

Le Philosophe qui assiste à l'Opera, & qui étudie la maniere dont les décorations & les machines ont été disposées pour faire de loin un effet agreable, est-il aussi heureux que l'ignorant qui ne songe qu'au spectacle qui le frappe? Le premier veut penser & se

F 7

don-

donne des peines inutiles: le second ne fait que sentir, & il est toujours agreablement agité. Les sentimens établissent un bonheur que ruinent les pensées.

Quand je devrois choquer les prejuges les plus brillans: j'avoûrai que la Raison est triste & même inutile, quand elle veut nous mettre au dessus de tout par les pensées. Elle devient flateuse & charmante, en nous ramenant à tout par les actions. Voilà proprement l'art de sentir. Des vûës savantes & recherchées, mais en même tems froides & steriles, fatiguent l'esprit & l'accablent. Il ne peut longtems soutenir un embarras trop sensé, ni se prêter à des speculations seches, quoique très-utiles. Il veut être agité.

Il

Il se perd lui-même & se méconnoit à la fin, s'il ne conserve des rapports flateurs avec les objets qui l'environnent. Plus inquiet que le Matelot qui se trouve en pleine Mer, il n'a plus aucun point de vûë qui puisse le fixer. De là naît une langueur fade & ennuyeuse.

La Raison qui veut s'assujettir les sens, expose l'homme à une suite presque inévitable de chagrins. Il n'est plus remué. Je ne fai quelle stupidité judicieuse au fond & pleine de sagesse, s'empare de son cœur. Il se nourrit de reflexions & s'arrache, pour ainsi dire, au commerce du monde. C'est cette raison qui a fait naître tout ce qu'on voit d'inutile dans les Sciences. Elles n'étoient destinées qu'à des

des

dés besoins d'autant plus gracieux qu'il falloit un esprit fin pour les contenter. On a vû tout le contraire. Les Sciences sont devenuës une occupation serieuse.

On ne doit s'embarasser que des choses interessantes : & rien n'interesse l'homme sensé que ce qui le fait agir d'une maniere vive & toûjours nouvelle. C'est un veritable esclavage que de vouloir trop penser. Il faut pour cela un regime & une attention qui demandent des peines infinies. Il est doux de se les épargner. Rien ne détruit plutôt la santé la plus ferme qu'une application continuelle à la conserver. La prudence est plus estimable qu'une precipitation ingenieuse mais en même tems elle a moins de plaisirs.

Le

Le veritable bonheur se trouve dans les sentimens. Il y paroît revêtu de cette naïveté, que l'orgueil n'ose corrompre: & cette naïveté, si je l'ose dire, est la chose du monde la plus délicieuse. Elle naît de certaines vûës menagées par les objets extérieurs, & d'autant plus charmantes, qu'elles ne manquent jamais à ce qu'elles promettent. L'homme est rarement la dupe de ce qu'il sent. Il s'abandonne quelquefois à des pensées chimeriques: mais jamais il ne prend le change, quand il s'agit d'être agreablement remué.

Pour bien sentir, il faut rejeter toutes les passions qui viennent de la nature & en faire d'autres sur leur modele. Ces dernieres seront moins

em-

138 *L'Art de ne point s'ennuyer.*
 emportées : & elles auront plus de rapports avec nos intérêts, avec notre maniere d'agir, enfin avec les personnes dont nous recherchons l'amitié. Cette occupation n'est pas indigne d'un grand homme. Il est facile maintenant de s'apercevoir que l'Art de sentir & l'Art de ne point s'ennuyer ont des liaisons très-étroites ensemble : & ces liaisons que la volupté raisonnable caractérise, sont le principal fondement de cet Ouvrage.

F I N.

CA.

CATALOGUE DES LIVRES

Qui se trouvent à Amsterdam
chez J. STEENHOU-
WER & H. UYTWERF.

- A Rithmetique abrégée 12.
- Avantures (nouvelles) de Don Quichotte, avec fig.
- Galantes de le Noble. 12. fig.
- d'Euphormion. 12. 3 voll.
- Actions de Charles V. 12. fig.
- Arioviste Histoire Romaine 12.
- Art de parler François par la Touche, seconde Edition. 2 vol.
- Avantures d'Abdalla fils d'Hanif 12. avec fig.
- L'Amante Convertie 12.
- Amour degagé 12.
- Berger fidelle 12. avec fig.
- Billet perdu 12.
- Boufon de la Cour. 12.
- Bigarures ingenieuses 12.
- Confessions de S. Augustin. Paris. 12.
- Comtesse de Châteaubriant ou les

CATALOGUE

les Effets de la Jalouſie. 12.
Paris.
Contes de la Reine de Navarre
12. 2 voll.
— de Bocace 12. 2 voll.
avec fig.
Conſeils d'un homme de Quali-
té à ſa fille 12.
Conſiderations politiques ſur les
Coups d'Etat 12.
Dacier, (Madame) des Cauſes
de la corruption du goût. 12.
Le Deſeſpoir Amoureux avec
les Nouvelles Viſions de Don
Quichotte 12. fig.
Daumalinde Reine de Luſitanie
12.
Diſgrace des Amans. 12.
Edouard Histoire d'Angleterre.
12.
Entretiens ſur les Sciences, par
le P. Bernard Lami. 12.
— de Morale par Mad. Scu-
deri. 2 voll. 12.
Elite de bons mots. 12. 2 voll.
Ecole de la pieté. 12.
Etat de l'Egliſe Grecque traduit
de l'Anglois de Ricaut par
Roſmond. 12.

Fran-

CATALOGUE

France Galante 12. avec fig.
Fées, Contes des Contes.
Gage touché, Histoire Galante.
12. avec fig.
Histoire Generale du Janseniſme.
8. 3 voll.
— Evangelique par du Vi-
vier 4.
— de S. Gregoire le Grand
par le P. de Ste. Marthe. 4.
Rouen.
— du Neſtorianiſme, par le
P. Doucin. 4.
— de Thucydide, traduite
par d'Ablancourt. 12. 3 voll.
— de Noé & du Deluge uni-
verſel. 12. Paris.
— de S. Louis. 12. 2 voll.
— de la Guerre de Flandres
par Strada. 12. 6 voll. Lyon.
— du Different entre les Je-
ſuites & M. de Santeuil. 12.
— de la Ville de Lion, par le
P. Menestrier 12.
— des Avanturiers & Bouca-
niers 12. fig.
— de la Bible par Royaumont
12. fig.
— & les Amours du Duc de
Guiſe 12. Hif-

CATALOGUE

- Histoire des Indes Orientales 12.
 — des Juifs par Joseph 12.
 5 voll.
 Horoscope de l'Europe. 12.
 Jaqueline de Baviere, 12.
 Illiade d'Homere par Mad. Dacier 12. 3 voll. fig.
 Iliade de Mr. de la Motte, avec un Discours sur Homere. 12. fig.
 Instructions pour un jeune Seigneur on l'idée d'un Galant homme 12.
 Jencourt, Lettres critiques sur divers passages de l'Écriture sainte. 12.
 L'Art de ne point s'ennuyer 12.
 Lettres de Loredano 12.
 — du Comte de Buffi Rabutin, avec les Réponses. Dernière Edition en 5 voll. 12.
 — de Wicquefort 12.
 — Idem François & Latin 12.
 Memoires de Danemark 12.
 — de Mad. du Noyer 12. 5 voll.
 Memoires de M. D. F. L.
 Mille & une Nuit, Contes Arabes. Mar.

CATALOGUE.

- Martyre de Theodore & de Didime. 12.
 Metamorphose d'Ovide en Rondeau. 12. fig.
 — par Corneille. 3 voll. fig.
 Mille & un jour Contes Persans, 12. 5 voll.
 Nouvelles de Michel de Cervantes 12. avec fig.
 Oeuvres de Rapin 12. 3 voll.
 — d'Horace par le P. Tartaron avec des Remarques de M. Coste 12. 2 voll.
 — de Marigny 12.
 — de Moliere. 4 voll. 12.
 — de Racine. 2 voll.
 Parterre historique. 12. 2 voll. fig.
 Philadelphie, Nouvelle Egyptienne 12.
 Prince de Longueville 12.
 Philosophe de Rotterdam convaincu 12.
 Recueil des Opera 12. 11 voll. Complet.
 Reflexions sur la Critique par M. de la Motte, avec plusieurs Lettres de M. l'Archeveque de Cambrai & de l'Auteur. 12.

Re-

CATALOGUE.

- Reflexions sur la Misericorde de
 Dieu, par La Valiere. 12.
 Testament de Colbert 12.
 Theatre de la Grange. 12.
 Traité des Fievres malignes par
 Rainaud. 12.
 Tresor de l'Arithmetique par le
 Roux. 12. Paris.
 Traité de la Taille des Arbres.
 12. fig.
 Veritable Vauban 12. fig.
 Vie de Mad. de Chantal. 12.
 Voyage de la terre Sainte 8.
 — de Bachaumont & la Cha-
 pelle 12.
 — de Constantinople par Gre-
 lot 12. avec fig.
 — de Chardin. 3 voll. in 4.
 & 10 voll. in 12.
 Vie de Mad. Delfosse 12.